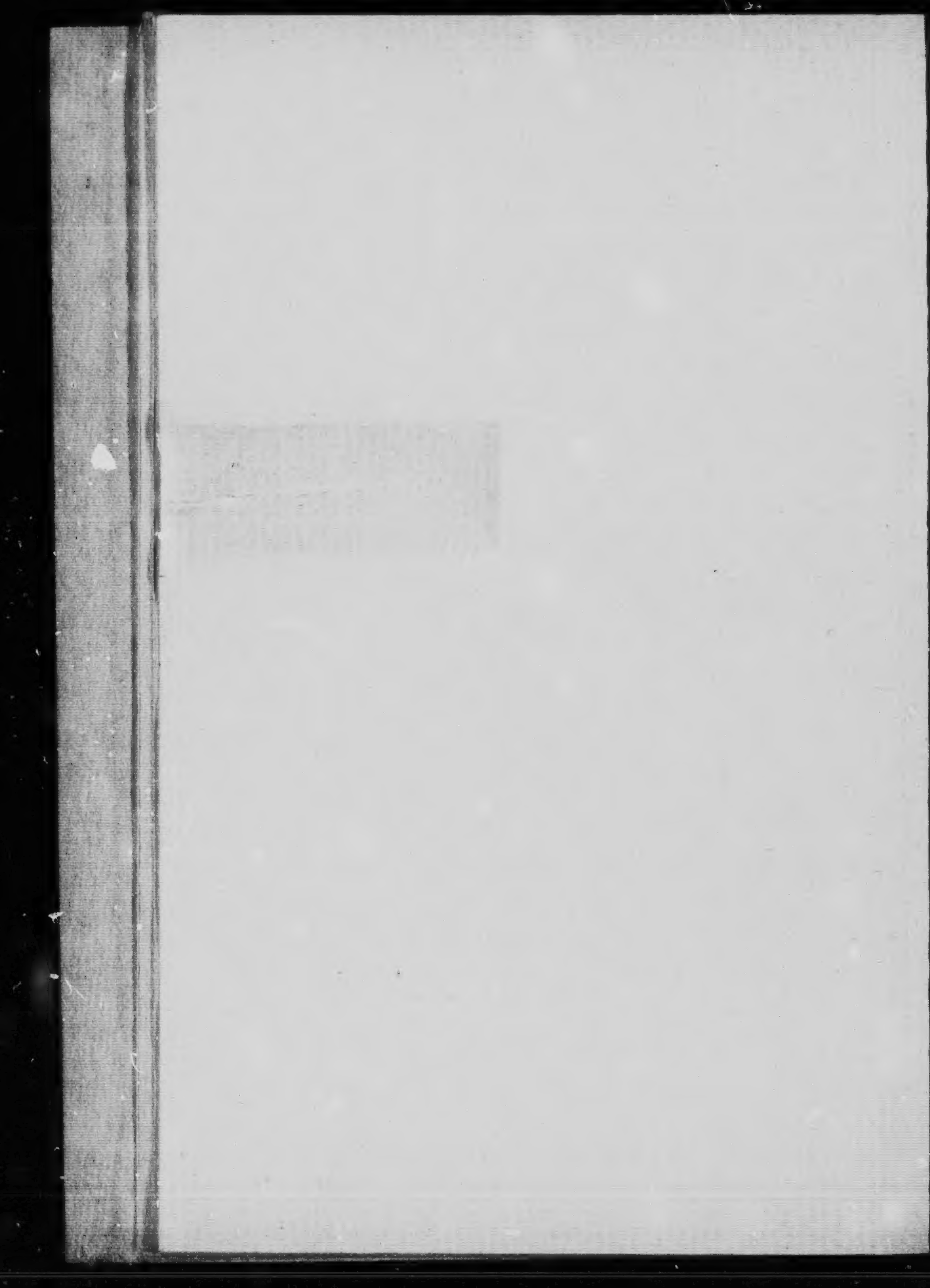


LE "MEMBRE"

AUX MEMBRES DES CLUBS DE JEUNES CONSERVATEURS
ET DE JEUNES LIBÉRAUX L'AUTEUR
DÉDIE CE VOLUME

PRÉFACE

Des gens malintentionnés prétendront que les chapitres qui suivent sont l'histoire d'une célèbre affaire qui ne fut pas l'"affaire des Poisons" ni l'"Affaire du Collier" mais qui fit couler, dans le pays, autant d'encre, les journaux étant alors plus nombreux chez nous qu'ils ne l'étaient, en France, en 1670, à l'époque de la marquise de Brinvilliers, ou encore au temps de la comtesse de La Motte, je veux parler de l'Affaire dite "Mousseau-Bérard-Bergevin", pour l'appeler par le nom que lui a donné l'opinion publique du temps et que lui octroiera, du reste, l'histoire.

Je préviens ces gens malintentionnés qu'ils ont tort. D'abord, le "Membre", ce n'est pas de l'histoire mais du roman et du roman de la plus exclusive fantaisie ; ce n'est pas non plus ce que l'on pourrait appeler un "roman politique" puisqu'il n'est question d'aucun parti politique présent ou passé ; si l'on veut reconnaître, à

force de bonne volonté, des personnages politiques actuels sous les noms fictifs des principaux héros du "Membre eh ! bien, ce ne sera pas de ma faute ....

Ce ne sera pas de ma faute si les futurs lecteurs du "Membre" ont trop de bonne volonté.... et pas assez d'indulgence pour les grands hommes de leur temps.

A la vérité, ceux qui ont lu le rapport du Comité Mixte des deux Chambres Provinciales chargé de faire enquête sur cette "Affaire Mousseau-Bérard-Bergevin" —ça, c'est de l'histoire—pourront reconnaître, aux chapitres 11 et 13 les résultats de certaine procédure suivie dans cette affaire par le dit Comité mais ce ne sera pas la première fois que l'histoire viendra au secours du roman.

Que si, malgré ce charitable avertissement, le personnage politique qui lira le "Membre" veut absolument se reconnaître sous la peau de tel ou tel héros de ce livre, je ne lui intenterai pas un procès pour l'empêcher de coiffer le bonnet qu'il croit lui faire si bien....

G.

———

GRAINDESEL

LE "MEMBRE"

ROMAN DE MOEURS POLITIQUES QUEBECOISES



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE "L'ÉVÉNEMENT"

1916

POTVIN

LE "MEMBRE"

PROLOGUE

—Bonjour, monsieur Donat

—Bonjour, Jean.

Et, tranquillement, à la sortie de la station, Donat Mansot, le nouveau "membre" donna la main au vieil "engagé" de son père qui le connaissait depuis qu'il était haut comme ça.

—Le "Quat-roue" est là, monsieur Donat, continua l'engagé, en prenant des mains du nouvel arrivant son "satchel" et en se dirigeant vers la voiture attelée d'un cheval gris qui "piaffait" d'impatience.

Jean arracha la bride, la lança au fond du coffre du "cabarouet" puis il fit signe à M. Mansot d'"embarquer". Ensuite, ayant "grimpé" lui-même sur le petit siège, il fouetta Fane qui partit au grand galop, sur le chemin du roi bordé d'arbres, à travers une nuée de poussière, dans un "trimballement" de vieille ferraille et au "charivari" comme de machines aratoires au "gréement" mal rafistolé.

—Asteur, Monsieur Donat, dit le vieil engagé, rompant le premier, le silence, quand il eut mené à

peu près six arpents, c'est-ti qu'ça va ben, vot nou
veau méquier?

—Pas mal, répondit Mansot. Voilà huit mois qu
mes électeurs m'ont élu membre de la Chambre e
j'ai tâché de remplir toutes mes promesses. Mais
qu'est-ce que l'on dit de bon de moi dans le pays?

—Mon Guieu! Monsieur Donat, couci-couça, du
bon et pi du mauvais. C'est "malaisé" allez, d'faire
taire les "bavaceux" quand y s'mettent à mal jaser
du monde.

Donat ne répondit pas et il y eut un temps de silence. Le soleil d'une belle journée du mois de juillet "plombait" sur le "chaumage" des champs et faisait craquer les branches sèches des arbres. De chaque côté du chemin, c'étaient des champs dont l'ensemble ressemblait à un grand jeu de dames où les carreaux jaunes de grains alternaient avec des carrés verdâtres d'avoine du printemps et de labour neuf.

—Et le père, demanda le membre, comment va-t-il?

—Téjours pareil, y arrête pas. Ah ! c'est pas qu'un p'tit homme que c't' homme-là. Vous savez, faudra pas lui faire des "magnières" à cause qu'i vous a gardé en "gribouille". Y était si en "guiabe" quand y vous a vu s'lancer dans les gazettes. J'ai cru qu'y vous pardonnerait jamais ça.

La voiture avait quitté le grand chemin et "virait" dans une route de traverse pleine de gravois. Le cheval allait p'tit pas.

—Ah ! ça, s'écria tout-à-coup Jean, ça ne va donc pas dans votre nouveau méquier? Vous paraissez ben "marabout"?

—Mais non ! mais non ! s'obstina à dire Donat Mansot, Je ne suis plus accoutumé au pays et je regarde,voilà tout.

En effet, il l'avait quitté depuis bientôt cinq ans le pays et tout avait un peu changé. Fils du père Claude Mansot qui possédait le plus beau lot du grand rang de la paroisse de Sainte-Artémise de Trou-en-Mer, Donat, quand il était jeune, tenait de sa mère par son tempérament "poumonique". Dur et sec, le père n'avait jamais eu de "câlineries", pour cet enfant "maigrechine" qui ne pourrait jamais tenir les manchons de la charrue, conduire la herse à ressorts ni même toucher les bœufs.

Aussi, la "bonne femme" morte, il le mit au séminaire, espérant qu'il se "renforcirait" et qu'il ferait un prêtre. Il fut vite "détrompé". Pendant ses vacances, Donat passait son temps à rêvasser et à flâner ruminant toutes sortes de "calembredaines" dans sa jeune "caboche". Quand il eut passé son "bac", il écrivit à son père qu'il avait eu une place dans une gazette et qu'il l'acceptait, peu importe c'que dirait l'"bonhomme". Quelques mois plus tard, il était lancé dans la politique. Il gagna sa vie comme ça, "halle quin ben". Et, c'est pour cela que le bonhomme Mansot en voulait un "tant seurment" à son fils de n'avoir pas fait un habitant comme lui et de s'être "emberlificoté" dans le métier "fainéanteux" de journaliste. Pourtant, il se "gourma" un peu quand il apprit que son garçon, dont il n'avait, du reste, jamais connu les couleurs politiques, avait gagné ses élections dans le comté de l'Achigan où il s'était présenté comme in-

dépendant. Comme, après leur "brouille", il ne voulait pas faire les premiers pas pour s'"arranger" avec lui, il fut content d'apprendre que le membre allait venir le voir....

La voiture arrivait. Des arbres, saules, bouleaux et trembles, qui avaient poussé là, "sans cérémonie" pêle-mêle, jetaient de l'ombrage sur le chemin. La maison de père apparaissait là-bas, "frappée en plein" par le soleil. Autour des "bâtiments", le grain, dans les champs qui s'étendaient à perte de vue, semblait dormir. On entendait seulement dans le grand silence de la campagne le "piaillement" des poules et le cri des oies et des canards qui barbotaient dans un ruisseau voisin. On arriva à la ferme. C'était une belle "bâtisse' à "comble français". La grange et l'étable s'élevaient tout près.... Des poules jaunes picoraient sur un tas de fumier, derrière l'étable, et des petits cochons fouillaient dans la vase de la cour.

Le père Mansot apparut tout de suite sur le perron de la porte. Il était vêtu d'"overalls".

—Bonjour, mon garçon.

—Bonjour, le père.

Ils se serrèrent les mains et les yeux du bonhomme semblaient vouloir dire qu'il était content.

—Alors, comme ça, ça va ben?

—Oui, pas mal, et vous?

—Ben merci....

Ils entrèrent dans la cuisine où les engagés étaient à "luncher". Puis, ils traversèrent dans une petite salle éclairée par un "châssis" garni d'un rideau d'"indienne" fleurie.

—On va souper tout de suite, dit l'habitant. Le fricot est servi.

Un air frais entrait dans la salle aux murailles tapissées de vieux journaux illustrés. Le soleil "miroitait" dans la vaisselle bleue, à desseins japonais. Ce "set" de vaisselle fleurie, Donat se le rappelait. C'est lui qui l'avait gagné, quand il était jeune, pendant une de ses vacances, à vendre des pilules roses par tout le rang. Il en avait vendu douze boites et la Compagnie des Produits Chimiques lui avait octroyé ce "set" de vaisselle en prime.

Le père Mansot et son fils soupèrent de bon appétit. Puis, quand ils eurent pris le dessert qui était des framboises dans de la crème :

—Ça m'ferait plaisir, dit le vieux, de t'avoir pour la veillée.

—Non, c'est pas possible, répondit Donat, il faut que je prenne les "chars" à huit heures.

Le père Mansot se leva et s'en fut à la cuisine ordonner à Jean d'atteler la jument au "sulky" pour reconduire son garçon à la station, puis il revint s'asseoir.

—Chanceux! va, dit-il, la figure toute réjouie. T'en gagne-ti, asteur, de l'argent !... et pi, t'es dans l'grand monde.... t'as des belles habillements et tu passes dans les chars et sur les "steamboats" pour rien....

Il croyait que son garçon devait gagner au moins trois mille piastres par année, sans les "grattages" ; qu'il en dépensait douze cents au plus et qu'il lui restait, en fin de compte, une bonne somme claire à la fin de l'année.... Au bout de dix ans, il était sur d'avoir

un millionnaire dans sa famille. Il voulut en avoir le cœur net.

—Asteur, qu'est-ce qu'ça t'rapporte ta place ?....

—Quinze cents piastres,répondit franchement Donat.

—Oui, quinze cents piastres "de fixe", mais à part de ça?

—J'ai quinze cents piastres en tout....

—Hum !.... Et comment c'que tu dépenses par année?

—Quinze cents piastres.

—Quinze cents....

—Comme je vous le dis, père....

—Mais?....

—Mais à la fir de l'année, je tâche d'attacher les deux bouts. Ça ne suffit pas?

Le front du père Mansot se plissa. Il resta, un instant, "figé" pendant qu'un sourire de mépris courait sur ses grosses lèvres. Et, comme la porte s'ouvrait laissant passer l'engagé qui cria : "la jument est attelée", le père répondit durement

—Va la dételer. Donat ira prendre les chars à pied..

I

Sur la Terrasse.

C'était une belle poule à laquelle on avait donné à couver deux œufs de cane qui paraissaient tout verts parmi les siens tout blancs, Un gamin, fils de la propriétaire de cette mère-poule, se montrait fort anxieux du résultat de cette éclosion qui, du reste, lui semblait très problématique. En admettant même que les petits canards allaient naître, il ne croyait pas que la maman-poule, qui était mauvaise, fût assez bête pour donner à manger aux canetons. Et le gamin attendait, riant dans ses barbes en puissance.

Un matin, il trouva le nid vide : ni poule, ni œufs de poule, ni œufs de cane; rien que des coquilles. Tout-à-coup, près d'un bassin, des gloussements. Et qu'est-ce que voit le gamin? Entourée de ses petits poussins jaunes, la mère-poule, le cou tendu, appelle les deux petits canards qui nagent loin du bord et qui se moquent d'elle. Quels couins-couins victorieux chantaient les deux méchants canetons des œufs verts !.... De la rive, les petits poussins jaunes s'amusaient comme des petits bossus et la mère-poule poussait des cris que la peur éraillait davantage. La malheureuse en ce moment aimait plus les deux petits canards que ses propres poussins. Ce qui fit dire à l'irrespectueux gamin :

"Moi, si j'étais le fils d'une poule, j'aurais voulu être un canard."

A-t-on jamais remarqué combien la Renommée, cette poule aux œufs verts, se plait aux paradoxes et comme la gloire, capricieuse, se plie mal aux combinaisons de ceux qui l'organisent ?.... L'histoire tout entière de l'Art, de la Politique, de la Littérature nous offre des exemples topiques de ce jeu que l'on pourrait appeler le "jeu des petits canards".

Un mondain de dix-sept ans, qui vivait dans la "doulce France" au XVIIe siècle va, un jour, faire un tour de voiture. Au bord de la Seine, ses chevaux s'emportent et sautent par-dessus le parapet d'un pont. Le voyageur passe la tête par la portière, est sauvé par miracle et fait un signe de croix qu'il crayonnera, dès lors, toute sa vie sur la marge du beau livre de ses "Pensées". Voilà Pascal, et sa conversion, et son génie.

Plus tard, un abbé passe toutes ses nuits à écrire de volumineux et fastidieux mémoires sur des sujets insipides. Chemin faisant, il raconte en deux cents pages, et sans y attacher d'importance, les aventures du chevalier de Des Grieux et de Manon Lescaut. Du coup, le chapitre va aux nues et l'abbé Prévost devient le parfait secrétaire des amants de tous les siècles et de tous les pays.

Et l'on peut citer à l'infini les exemples des paradoxes de la poule aux œufs verts.

Sur un autre théâtre, des siècles plus tard.

Un jeune député, tout frais sorti des urnes électorales, d'un comté de la province de Québec, s'en va, tout fier du chiffre respectable de la majorité des voix qui

l'ont élu, faire une visite à l'auteur de ses jours. Celui-ci, qui voit en son rejeton, un futur millionnaire, s'aperçoit finalement que, du train dont ont commencé les choses, il ne sera toujours qu'un pauvre gueux, traînant de par les villes et sur les hustings, le bagage d'une instruction mal digérée:

"Jean, dit-il à son engagé, va dételer la jument. Donat ira prendre ses chars à pied....?

Et cette parole paternelle résonnera pendant des années dans l'âme attristée du jeune député. Toute son existence durant, il fera en sorte de faire oublier ce "va dételer la jument" ironique et méprisant. Non! non ! il ne sera pas ce gueux ni le pauvre hère que le paternel à cru de lui.... Il voudra gagner de l'argent, toujours de l'argent, coûte que coûte, par n'importe quels moyens....

Et la province de Québec jouira d'un Donat Mansot....

"Jean, va dételer la jument !".... il y a cinq ans de cela et, malheureusement, Donat Mansot, qui n'a pourtant pas manqué, un seul instant, d'orienter sa vie et ses actes du côté inverse au sens de cet ordre cruel à l'engagé du père, Donat Mansot est encore un pauvre homme qui n'a gagné, toujours, chaque année, que ses quinze cents piastres d'indemnité parlementaire et qui n'a pas encore entrevu la moindre perspective de "grattages"....

Et, c'est à ces "grattages" possibles de même qu'à la jument paternelle que rêve Donat Mansot, en ce beau soir de juillet, sur la Terrasse Dufferin, à Québec.

La monstrueuse masse de pierres et de bois, impré-

gnée d'air et de lumière, palpite sous les caresses de la brise australe. Le jour s'enfuit , Une à une, sous le voile transparent du ciel, les étoiles se hasardent. Les derniers rayons brillent encore sous cent nuages mouvants, allumant, en bas, les vitres des maisons de la basse ville qui disparaissent, peu à peu, dans l'ombre grandissante. A mesure que l'obscurité tombe, encore et toujours, s'ouvre un abîme au fond duquel toute la partie basse et vieille de la cité s'engouffre. De cette ruche humaine qui, le jour, gémit et bourdonne, on n'entend plus qu'un murmure comme celui du fleuve....

Et Donat Mansot rêve.

"Ses succès politiques sont peut-être de grosses fautes qu'il a commises. Enfin, s'il perdait, un jour, son élection, s'il n'était pas élu après une campagne où il a engouffré sa dernière indemnité parlementaire. Ce serait la ruine, hideuse, à peu près irrémédiable. Il a fait, lors de sa dernière élection, des sacrifices énormes. Le Comité Central lui avait promis deux mille piastres; il ne lui en a donné que deux cents. Mais il ne fallait pas reculer ; il était pris dans l'engrenage, en reculant, il serait devenu la risée du public et de ses électeurs.... Mais comment, maintenant se refaire?......

Il n'y a plus, en bas de la Terrasse, qu'une grande ombre piquée de cédilles de feu qui sont les étoiles des tramways qui se croisent et fuient dans les rues que l'on ne distingue plus. Les carrefours d'en bas sont des abîmes qu'on cherche encore à sonder du regard. Cent clartés fugitives naissent, luisent et passent. Le vieux

Québec s'endort et il fait bon lui entendre exhaler le dernier soupir de la fatigue du jour....

Et Donat Mansot rêve ....

"Se refaire !.... Il en cherche les moyens depuis cinq ans, Comment? Il dispose pourtant de sa part de patronage. Il vote toujours scrupuleusement, même quand son cœur et sa conscience lui disent le contraire, avec son parti.... Pourtant, il connait tant de ses collègues qui font "boule de neige", par exemple, dans les comités.... Aux comités, c'est là que passent au moulin, ces projets de charte qui laissent une si grosse mouture.... Ah ! le peuple coûte bien cher à ceux qui veulent consacrer à ses intérêts et leur temps et leurs talents!...."

Cependant, là-haut, il fait déjà si noir que l'on ne voit plus, presque, autour de soi ; et, en bas, c'est l'ombre, toujours, traversée de lueurs, de prismes et de frémissements d'eau sous les rayons. Le fleuve est de moire. Au bord, sur les quais, de grosses lanternes projettent des lueurs blafardes et, sur la moire de l'eau, il y a des miroitements à travers lesquels circulent des ombres rapides qui sont des bateaux....

Et Donat Mansot continue son rêve décevant....

"Mais ce peuple pour lequel il se sacrifie depuis bientôt six ans, l'a -t-il payé en retour? Il lui a coûté si cher ; pourquoi réclame-t-il toujours davantage. Il est suffisamment payé, enfin ! Il a promis, c'est vrai, mais il a rempli ses promesses. Pourquoi est-ce lui qui, en somme dans cette lutte de la politique, écope ; lui, qui donne son temps, son talent, son argent, tout? Il

a toujours porté le bât. Où est donc enfin la récompense?....

Tout à coup, un bruyant jet de vapeur, une manœuvre stridente de machine, un cri, un chant, des appels, un commandement, un son de cloche retentissent dans la nuit tout à fait venue, au fond de l'abîme qui est la basse ville. Une machine geint, souffle, crache de la vapeur et un train s'ébranle dans le bruit mélancolique des roues de fer sur l'acier des rails....

Et Donat Mansot rêve toujours....

"Mais cependant, une chose est certaine c'est qu'il y a dans la bâtisse de si magnifique architecture où ses électeurs l'ont envoyé "siéger" un animal fort intéressant : une vache, la vache à lait du gouvernement ; que cette vache donne du bon lait ; que ce lait fait de l'excellent beurre et que l'on met ce beurre dans une assiette que l'on appelle : l'assiette au beurre. L'assiette au beurre !....

En face. Est-ce l'eau encore? Est-ce la terre? C'est Lévis. De gros scarabées grimpent jusqu'à la fine dentelle que découpent dans un ciel resté bleu malgré l'obscurité, les tours, les dômes, les clochers de la coquette ville si haut perchée; là encore, sur les côtes ombrées, des lumières s'allument, brillent, parsemant l'eau du fleuve de reflets roses et bleutés...."

"Tiens ! tiens ! quelle veine de vous trouver, ici, ce soir, mon cher député, s'écrie tout à coup, derrière Donat Mansot, une voix bien connue de lui.

C'était la voix, toujours si éloquente en temps de session et d'élection, de l'honorable Joachim Baron, ministre de l'agriculture dans le cabinet provincial.

"Je suis enchanté de vous voir, monsieur le ministre, dit simplement Donat Mansot.

—"Quel beau soir, hein?.... repartit l'honorable ministre.... C'est vraiment dommage que nous n'ayons pas de fanfare !.... On nous donne de si jolis programmes depuis quelque temps.... Hier soir, on a joué la "Valse Bleue." Connaissez-vous cela?.... Vous n'y étiez pas?.... C'est enlevant. Ce soir on me dit que l'on craignait la pluie.... Ah! on s'est bien trompé. Quelle soirée idéale ! Au reste, la "Lumière" nous a, cet après-midi, prédit du beau temps, dans son bulletin météorologique. Notre organe se trompe rarement.... Mais j'en viens à ce pourquoi je suis si heureux de vous rencontrer.... Vous saurez donc, mon cher député, que l'honorable Adolphe Lepire, notre ancien ministre des Postes dans le cabinet fédéral, vient d'inviter tous les ministres de Québec à aller passer une journée avec lui dans la propriété qu'il possède précisément à Saint-Vidal, dans le comté que vous représentez avec tant d'éclat, mon cher député, souffrez que je vous le dise......L'honorable Lepire possède là une délicieuse villa avec une rivière tout près et un bois magnifique. Or, comme vous êtes, en somme, son digne représentant à la Législature, l'honorable Adolphe nous a fait jurer que vous seriez de la partie.... C'est juste !.... Alors, n'est-ce pas vous en êtes? Du reste, vous ne devez pas refuser.... Il y va de votre intérêt....

—Vous êtes bien aimable, monsieur le ministre, répondit Mansot très ému..... croyez que je ne saurais

faire autre chose que d'accepter une aussi gracieuse invitation....

—A la bonne heure! Vous savez, c'est pour lundi.... Excusez-moi, il faut que je vous quitte.... Je dois rejoindre ma femme qui m'attend au café du Château. A[illegible], à lundi.... au revoir !....

"Mon intérêt !.... Il y va de mon intérêt, murmura Donat Mansot, quand le ministre de l'Agriculture eut disparu en coup de vent parmi la foule des promeneurs....

Le député continua de rêver jusque très tard, renfrogné sur son banc, les mains frileusement enfoncées dans ses poches. Moins décevantes cependant furent ses réflexions. La Terrasse était tout à fait déserte, quand il se leva pour regagner sa pension En marchant, il se mit à siffloter un air d'opérette. En passant près du kiosque des cochers du Château Frontenac, un Jéhu cria "Hue donc, Fane !...."

Alors, le souvenir de la jument paternelle traversa l'esprit du député et, un instant, son front se rembrunit.

II

Le Pique-Nique des Ministres.

L'aurore avait à peine retiré ses doigts de rose qu'un convoi spécial du Québec-Central emportait vers Saint-Vidal le groupe des ministres de la province tout joyeux de la perspective de quelques heures passées au vert.

La journée s'annonçait radieuse.

Le soleil, déjà, ardait sur tout le front de la ville ; l'air était traversé par des cris d'oiseaux et, dans le bleu du ciel, des gazouillements prolongés se croisaient comme s'il pleuvait des sons. Des disques dorés se dessinaient partout sur le sol ; l'eau était azurée. Et il faisait bon aspirer les lueurs fraîches, les souffles vifs de ce matin de juillet

Le convoi a quitté les banlieues et file maintenant à toute vitesse à travers la campagne. Les ministres papotent comme des écoliers en rupture de banc, un jeudi de congé. Ils sont vêtus en nankin et coiffés de panamas ; ils ont des kodaks et des jumelles en bandoullière. Sur les banquettes, s'entassent des sacs de voyage bondés de provisions de toutes sortes, enchevêtrés de cannes de pêche et de carabines Winchester.

"Enfin ! partis.... s'exclame tout à coup, le premier ministre, l'honorable Omer Th[illegible]in. C'est décidément, une excellente idée qu'a eue ce bon Adolphe Lepire de nous inviter à l'aller rejoindre à Saint-Vidal.

Quelle bonne partie, mes vieux !.... Moi, j'aime tant les voyages.... Quand j'étais enfant, je les aimais déjà, sans doute parce que je n'avais pas encore voyagé.... Les noms, les seuls noms, harmonieux et barbares des pays lointains, des mers inconnues, des villes, des contrées, des fleuves ou des montagnes me semblaient des mots magiques, de cabalistiques formules, grâce auxquels on pouvait être transporté loin, très loin, avec une rapidité invraisemblable, par quelque puissant génie où sur le paresseux tapis des contes persans....Enfin ! et puis, vous savez, là-bas, mes vieux, à l'ombre des chênes de Saint-Vidal, comme au Parlement, nous pourrons siéger en cabinet, faire des lois, comme feu Saint Louis dans la forêt de Fontainebleau....

—Pardonnez, maître, rectifia l'honorable Alexandre Mancheau, je crois que c'était dans le bois de Vincennes....

—Oh ! qu'importe, répliqua le ministre sans portefeuille, l'honorable John B. Karn.... qu'importe la forêt, pourvu qu'on ait l'ivresse....

—Peste ! mon cher Karn, comme vous voilà poétique? s'écria le Premier.

—Ca me prend comme cela toutes les fois que je vais à la campagne ; et, vous me croirez si vous voulez, mais depuis que je suis ministre sans portefeuille, je n'ai pas trouvé encore un seul instant pour aller lire mon vieux Longfellow à l'ombre des peupliers touffus. D'autre part, comme marchand de bois depuis mes plus tendres années, j'aime la forêt....

—"Tityre tu patulæ...." s'exclame, lyrique, le

premier ministre ; moi aussi, je me plais à réciter sous le tegme d'un orme.... moi aussi, enfin, encore une fois, j'adore ces voyages à la campagne. Il est malheureux cependant que l'on n'ait encore trouvé pour réaliser ces prodiges que devraient être les voyages que l'emploi du bateau à vapeur et du chemin de fer, c'est-à-dire, des choses qui vous bousculent et vous salissent. Je regrette, pour ma part, le bon vieux temps des berlines et "l'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu" comme a dit un de mes auteurs.

—Mais vous avez oublié l'automobile, monsieur le Premier, rectifie le ministre des Travaux Publics.... et je dois vous dire que vous en avez un superbe....

—Peste soit de l'auto ! ....Alors c'est la folie de la vitesse qui vous gagne, qui vous empêche de voir le paysage autrement que dans un tourbillon, à travers la poussière, les lunettes et les voiles, et le halètement de la course, et le soufflet du vent. Et cela en vérité, n'est pas le plaisir !....

Il se fit un instant de silence, comme de recueillement, dans le convoi. Tous les ministres regardaient maintenant à travers les portières défiler la campagne comme sur un film de "scope".

Le soleil est haut maintenant et ses rayons rendent transparente la buée qui rase le sol. Ici, la plaine est brune, découpée en rectangles et la buée traîne aux creux des sillons où un récent orage à fait des flaques d'eau. Là, des grains murs balancent leur houle d'or. Au loin, le fleuve que l'on aperçoit semble de l'argent mat.... Le convoi traverse en coup de vent une petite rivière dans laquelle se réflètent le balai ri-

gide des peupliers et les boules effilochées des saules.. De tout cela monte aux narines ministérielles une pénétrante odeur de foin fané et d'herbes molles..... Devant une ferme qui passe comme un bolide, un coq jaune bat des ailes ; le bruit de ferrailles du train empêche d'entendre son cocorico.

"Moi, j'aime la campagne, commence ou plutôt continue le Secrétaire Provincial, l'honorable Jean-Pierre Descarrières.

—Quand elle n'est pas électorale, sans doute, repliqua finement l'honorable M. Baron. Non, mais, sommes-nous assez idylliques, ajouta le ministre de l'Agriculture, encouragé par le sourire de ses collègues.

—"Poète, prends ton luth et me donne un baiser", clame le Secrétaire Provincial.

—Allons, bon ! des vers maintenant, fait remarquer le premier ministre. A propos de vers, j'espère, mon cher Alex. que vous n'avez pas oublié les vers de vase pour "empâter" nos lignes ?

—Non, maître, répond l'honorable ministre des Travaux publics, même que je les ai mis, pour les tenir au frais dans une vieille urne à scrutin.

—Des vers de vase.... d'élection alors, hasarda le Secrétaire : "Vas electionis", comme on dit dans les litanies.

Et le Premier de faire remarquer avec complaisance:

—Le trait est plaisant....

—Mais enfin, qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour passer le temps jusqu'à Saint-Vidal, demanda tout à coup le Trésorier Provincial qui n'avait pas encore soufflé mot depuis le départ.

—Si nous jouions une "petite paire" proposa M. Baron. C'est un jeu intéressant, le "bluff".... et, je suis sûr qu'en notre qualité de ministre nous le savons tous....

La proposition du ministre de l'agriculture fut acceptée à l'unanimité et, pendant plus d'une heure dans le train qui roulait, roulait, à croire qu'il ne devait jamais s'arrêter, les ministres de la province de Québec, jouèrent au "bluff".... jouèrent à rendre jaloux tous les ministres de tous les ministères du monde.

Depuis le départ de Lévis, le député Mansot, justement mal à l'aise dans ce milieu par trop aristocratique pour lui qui faisait partie de la plèbe de la Chambre, n'avait pas encore risqué une parole ou un geste. Enfoncé dans le coin d'une banquette, la tête a demi sortie dans la portière, de ses yeux vagues et distraits, tantôt il fouillait au loin l'horizon, tantôt il comptait les poteaux de télégraphe.... Au reste, une tristesse, une sorte de vide, de noir affreux l'avaient envahi en pleine sérénité de cette journée naissante. Comment expliquer cette tristesse d'heures qui devraient engendrer des sentiments de joie, de plénitude, de confiance dans le présent et dans l'avenir et qui pénètrent, au contraire, de la plus pesante mélancolie?....

"Saint-Vidal ! vient crier tout-à-coup la voix éraillée du conducteur du train d'excursion.

Une foule sympathique était massée sur la plateforme de la station. Un orchestre improvisé joua "Merry Widow" et, quand les ministres descendirent du train, la foule lança des hurrahs frénétiques. On acclama surtout le premier ministre et Donat Mansot

qui était le député du comté. Pour se dérober aux ovations, les ministres montèrent aussitôt dans les berlines qui les attendaient pour les conduire à la villa "Ma Famille" Là, l'honorable Adolphe Lepire, vêtu d'un luxueux complet de molleton bleu marine, chemise assortie, souliers jaunes et casquette à l'américaine, les attendait du haut du perron.

"Comme c'est gentil à vous d'être venus, dit-il.... mais j'ai cru vraiment que vous n'arriveriez pas !.... Joli pays, n'est-ce pas, Saint-Vidal ?.... Mais ça manque de ministres.

—Monsieur l'ex-ministre des Postes est trop bon, répondit Sir Omer Thouin. Et cette petite santé?....

—Ça boulotte ! comme vous voyez. Mais on s'ennuie ferme. Vous savez, il n'y a encore qu'Ottawa, si ce n'est le Japon, Berne ou Paris....

Le Secrétaire Provincial fredonna :

O Paris, gai séjour,
De plaisir et d'ivresse....

—Taisez-vous donc, Secrétaire Provincial de malheur, interrompit l'honorable M. Beaulard, ministre des Forêts, qui avait gardé le silence pendant tout le voyage mais qui éclatait tout à coup d'une joie exhubérante; pour une fois que nous avons du beau temps depuis un mois, ce n'est pas raisonnable ce que vous faites là !....

—Oh ! soyez sans inquiétude, repartit le Secrétaire, en montrant son parapluie, je ne chante jamais sans ce pépin.

—Tout de meme, il fait rudement chaud, remarqua

le premier ministre, en enlevant son veston. On peut se mettre à l'aise ?....

—J'allais vous le proposer, dit M. Lepire; au reste, la table nous attend. Vous savez, elle est dressée là, dans le parc, sous les arbres.

—Ça s'ra pas de refus, vrai, hasarda M. Beaulard, j'ai un creux, un vide....

—Où? demanda le Secrétaire, impitoyable.

—Mais dans l'estomac, parbleu !....

Cinq minutes plus tard, les ministres étaient à table. Sous leurs pieds, le gazon était fourni comme l'était le feuillage des trois chênes qui abritaient la table, le couvert et les convives. Ils semblaient avoir été plantés là exprès.

"Je dois vous prévenir, fit remarquer M. Lepire, que "l'ordre du jour" n'est pas très chargé. Nous avons tout bonnement fait sauter un lièvre et il y a de quoi faire une petite matelote que je confectionnerai moi-même à mesure que nous la dégusterons.

—Une matelote, comme ça touche à la marine, dit le ministre des Travaux Publics, il convient, en effet, que vous vous en chargiez.

—Vous verrez comme je m'y entends, répondit M. Lepire. Je serai comme le chef de notre flotte.

—Ministre de la Cuisine, alors, riposta l'honorable M. Baron. Au fait, ne le sommes-nous pas tous un peu?

—Nous avons aussi la petite surprise, continua M. Lepire; découvrant un énorme melon que l'on avait couvert de feuillage ! tenez ! flairez-moi cela ; un can-

taloup authentique ; c'est mon chef qui m'en a fait cadeau.

—C'est authentique? questionnèrent plusieurs voix.

—Parbleu ! messieurs, répond M. Lepire, quand on a comme notre chef à tous, vieilli dans le parlementarisme, il serait impardonnable de ne pas s'y connaître en melons.

Au bout de quelques minutes, on a engouffré la matelote et entamé le cantaloup. La parole était aux fourchettes et M. Lepire leur succéda :

"Vous savez, moi, comme vous retardiez, j'ai mangé en vous attendant.... Passez-moi quand même les sardines.

—Si c'est pas honteux, ça a diné et "ça r'dine", hasarda le ministre de l'Agriculture.

—"Shame ! Shame ! crièrent en chœur, les ministres.

—Ça a déjà été fait par un journaliste, il y a plusieurs années, lança le Secrétaire.

—Moi, je l'aime avec du sucre, dit le premier ministre, en attaquant sa tranche de melon.

—Toujours opportuniste, ce Thouin ! riposta M. Lepire, qui s'emparait du poivre et du sel.

Bref ! il était deux heures quand, le diner pris et le cigare fumé jusqu'au mégot, M. Lepire proposa :

"Si nous allions maintenant faire un "lawn tennis" dans le jardin.... pour la digestion?

—Une partie de saute-mouton serait peut-être plus conforme aux traditions de la saine démocratie? fit observer le premier ministre.

—Bien parlé, maître, approuva le Trésorier. Moi,

je suis pour le saute-mouton. Mettons des enjeux de trente sous.

Sur le gazon frais et tendre du jardin, les ministres s'ébaudirent pendant près d'une heure. Le Trésorier gagna sur toute la ligne ce qui fit dire à l'honorable Mancheau :

—"S'il en avait gagné assez au moins pour équilibrer son budget

"Troisième "item" : la pêche ! s'écria tout-à-coup M. Lepire.

Les ministres se ruèrent vers la riviérette qui, tout près de là, au bout du parc, déroulait son ruban d'argent.

"Saperlipopette !.... cria tout-à-coup le ministre des Terres, je ne retrouve plus mes vers de vase!.... Qui a pris mes vers de vase?....Je les avais gardés près de moi pendant le repas.... Ce n'est pas une plaisanterie à faire ça, entre ministres.

Alors, M. Lepire, se frappant la tête d'un violent coup de poing.

"Les vers de vase!....Nom d'un petit bonhomme! Les vers de vase ! Je crois bien, Dieu me pardonne! que c'est cela que j'ai mis dans la matelote. Je croyais que c'était du vermicelle.

Une sensation prolongée suivit cette déclaration de l'ex-ministre des Postes.

"Voilà du joli !.... du propre !.... des vers de vase que j'avais jalousement soignés dans un tiroir de mon bureau, remarqua, alarmé, M. Beaulard.

—Il m'a semblé aussi que cette matelote avait

comme un goût de....tiroir, remarqua le Secrétaire Provincial.

"Très joli !.... très propre !.... très délicat !.... criait-on maintenant de toute part.

"Je ne sais pas ce que j'ai, dit tout-à-coup le premier ministre, mais je ne suis pas du tout à mon aise.

—Ni moi non plus! reprit M. Mancheau, très pâle.

—Messieurs, nous sommes empoisonnés, pleurnicha le Trésorier Provincial.

Alors, M. Lepire, très calme :

"Messieurs, vous exagerez; c'est tout simplement le melon.

Tous se dispersèrent dans le paysage et, un instant après, on entend le Secrétaire Provincial, fredonner à la cantonnade :

Viens, suivons les sentiers ombreux
Où s'égarent les amoureux.
Le printemps nous appe-e-e-e-l-le !....

III

Catastrophe.

Un à un, les ministres sont venus prendre place sur les berges de la rivière. Quand le dernier, qui était le Secrétaire Provincial, vint s'asseoir sur une roche qui disparaissait à moitié dans l'eau, il y avait même près d'une demi-heure que la ligne du premier ministre se promenait au fil du courant.

"Peste ! mon cher Descarrières, cria le Trésorier Provincial qui regardait s'installer le Secrétaire sur sa roche, on dirait que vous avez autant de difficultés à garder votre équilibre là-dessus que j'en ai à conserver celui de mon budget ?....

Maintenant, toutes les lignes trempent, immobiles, dans l'eau. Un solennel silence s'étend dans ce coin de paysage.

Les ministres sont généralement grands pêcheurs aussi bien devant Dieu que devant les hommes. On dirait qu'il existe comme une analogie entre le pouvoir et la pêche à la ligne. C'est le même mystère avec ses incertitudes, ses imprévus, ses misères et ses joies. On devient pêcheur à la ligne comme on devient ministre, même sur le tard. On ne naît jamais ni l'un ni l'autre. Et, pourquoi les ministres aiment-ils la pêche ? Qui le dira ? Est-ce passion refoulée qui gagne un jour, leur sujet ? Est-ce un dérivatif aux rêves du cœur ? Est-ce

par hygiène, par culte du "dolce farniente", par instinct atavique, pour maigrir, ou, simplement, pour faire comme le beau Narcisse de l'Antiquité : se contempler dans l'eau? Mystère, insondable mystère !... Ce n'est pas non plus par snobisme car il n'y a rien de conventionnel dans la pêche. On ne pêche pas comme on chasse par prestige mondain, pour la gloriole ou pour le tableau puisque la plupart du temps on est seul à se regarder....

Quoi qu'il en soit, le premier ministre, sir Omer Thouin, qui en ce moment semble tout entier dévoré par le feu sacré de la gaule, est devenu pêcheur. C'est vers la trentaine qu'il fut subitement pris d'un désir fou de faire des hécatombes parmi la gent écailleuse. Il n'éprouve de vrais bonheurs que dans les douces espérances de tirer de son élément le poisson qu'il ne voit pas. Tout le monde et ses collègues jurent cependant qu'il n'a jamais en aucune façon voulu imiter Narcisse ; quand même, il éprouve une curieuse fascination à se regarder dans ce miroir des eaux aux secrets enfouis, insoupçonnés à ses yeux, à la surface diamantée au soleil, rouge au crépuscule, noire ou blanche selon les nuages qui passent au-dessus.... alors, c'est la nirvana absolue; son cœur s'apaise, ses meninges se reposent et, adieu ! soucis, rancœurs, ennuis....

Et Sir Omer, en ce moment, est plus heureux que l'homme qui n'a qu'une chemise. Pour être tout entier à son bonheur, il s'est installé, seul, de l'autre côté de la rivière et là, il s'est confortablement assis dans

une anfractuosité de roche, sur un coussin improvisé de feuilles sèches....

Or, comment le premier ministre a-t-il pu réussir à gagner l'autre rive? c'est ce qui, présentement, occupe avec une passion véritablement déréglée, l'esprit du Secrétaire Provincial. Dans toute l'étendue du champ de ses rayons visuels il ne voit sur la rivière que de l'eau ; il a beau équarquiller les yeux à rendre des points au dindon de la fable, il n'aperçoit pas plus de pont que d'embarcation. Il attache au problème une attention qu'il aurait à peine accordée à celui d'une nouvelle échelle de salaires aux institutrices ; et, telle était la profondeur où était descendu l'esprit du Secrétaire Provincial dans les cryptes de la réflexion qu'il ne s'apercevait pas que l'extrémité de sa gaule touchait à peu près le fond de la rivière où son fil et les herbes du fond semblaient du corticelli emmêlé par un malin minou....

Tout à coup, le Secrétaire poussa un tel cri de triomphe que le ministre des Travaux Publics se réveilla ....et que le Trésorier Provincial laissa tomber dans l'eau le cigare qu'il était en train d'allumer.

Tout le monde crut que le Secrétaire Provincial venait de tirer de l'onde la truite du Marseillais et l'on se préparait à le chaudement féliciter quand on le vit doucement se rasseoir et se plonger derechef dans la plus profonde perplexité.

Sur les deux rives de la rivière, tout rentra dans un lourd silence.

Le Secrétaire Provincial était redevenu perplexe.

Notre devoir de romancier intègre et consciencieux

nous oblige d'expliquer les causes du soudain émoi du Secrétaire Provincial comme de sa subite perplexité. Tout simplement, pendant qu'il cherchait à voir le fonds et le tréfonds des possibilités de traverser la rivière, du moins celles qui avaient si bien favorisé le premier ministre, M. Descarrières avait aperçu, à l'une des courbes du cours d'eau, comme une sorte de ponceau formé de deux madriers dont les extrémités reposaient sur les berges opposées et sur une pierre, au milieu de la rivière. C'était d'une rusticité virgilienne et, du moins, aussi simple que l'œuf de Colomb.

"Là ! là ! s'était tout-à-coup écrié le Secrétaire Provincial.

Et c'est ce qui avait déterminé la panique dite de la grosse truite, chez les collègues du Secrétaire.

Mais on avait vu ce dernier se replonger dans une béate et inquiétante transquillité. C'est qu'à la minute où il s'écriait: Là ! là ! une véritable cascade de questions aussi sournoises que compliquées avait traversé cet esprit tourmenté. Et à toutes ces questions l'esprit avait conclu :

"Non! non! il est impossible que le premier ministre ait passé par là.... Un chat seul pouvait sans danger user de ce ponceau. Il connait le premier ministre par cœur ; il le sait apte à retomber sur "ses pattes" dans les situations les plus difficiles mais il ne le connaît pas suffisamment équilibriste pour lutter jusqu'au bout des ressources naturelles de Raminagrobis.... Et puis, le premier ministre n'est pas somnambule que je sache se dit encore le Secrétaire....En nous verrons bien, murmura-t-il, en s'emparant de

sa perche de ligne, vous verrons bien, quand le chef reviendra, quel chemin il a pu prendre pour gagner ce côté-là de la rivière. Sûrement qu'il n'a pas volé !.. ajouta le Secrétaire, en manière de conclusion à tant de lumineux raisonnements ; n'importe.... j'ai comme un mauvais pressentiment. S'il arrivait un malheur?

Le soleil commençait à décliner légèrement vers l'horizon mais la chaleur n'en restait pas moins accablante. La rivière étincelait de mille vaguelettes courtes, brillantes comme des facettes de métal. Les ministres s'endormaient. Les bons mots du midi n'étincelaient plus et ne fusaient plus les galéjades du "balthazar" des trois chênes. Une sorte de torpeur envahissait les pêcheurs : ennui des fins d'après-midi joyeuses, alourdissante survivance des émotions de l'incident du melon, fatigues de la méridienne et de la digestion, toujours est-il que sur les deux berges de la rivière, on somnolait à demi. Au reste, les "appâts" manquaient à peu près complètement. A défaut des vers de vase qui avaient pris le chemin détourné que l'on sait, on s'était servi d'un morceau de fromage que l'honorable ministre de l'agriculture avait apporté, par mesure de prudence, dans son sac. C'était un fromage de la Coopérative approuvée par le Conseil d'Agriculture dont l'honorable ministre était le président. Or, les goujons s'étaient montrés si friands de ce produit de notre province qu'ils n'en avaient fait, pour ainsi dire, qu'une bouchée et que l'on ne savait trop vraiment quoi, à présent, leur mettre....sous la dent.

Mais bref ! le temps qui avait marché de toute la vitesse vertigineuse qu'il se plait à mettre dans les

heures heureuses, se chargea de tirer les ministres de leur embarras et, c'est par le sifflet de leur convoi spécial qu'il les avertit que l'heure du retour était arrivée.

En effet, un cri strident retentit dans l'espace, du côté de la station. Les ministres sursautèrent. Quoi ! déjà.... Comme sont courts les beaux jours !.... L'on se prit résolument à mettre ordre aux agrès de pêche.

Pendant ce temps, le Secrétaire Provincial observait le Premier Ministre. Placidement, celui-ci s'était levé, puis, les bras chargés de sa gaule, de son veston et de son sac, il s'était dirigé précisément du côté du ponceau de madriers.

"C'est ce que j'avais prévu, murmura M. Descarrières, je l'avais prévu mais sans oser le croire. Sûrement sûrement ! il plane un malheur sur ce coin de terre.

Hélas ! les pressentiments du Secrétaire Provincial étaient vrais. Sir Omer Thouin, d'un pas rendu chancelant par la fatigue du jour, s'était aventuré sur le fatal ponceau ; il était parvenu à l'extrémité du premier madrier, quand on entendit un cri désespéré partir de la rivière. On eût dit l'appel d'un trépassé où le sifflement lugubre du vent dans les cavernes sur une lande bretonne.... En même temps, ce fut un grand rejaillissement d'eau et quand les gouttelettes se furent dispersées, on aperçut, au fil de l'eau, deux bras tendus d'angoisse, deux mains crispées d'horreur, puis, un autre cri sourd comme celui d'un mourant :

"A moi ! à moi !....au secours !....

Il y avait à peine deux pieds d'eau à cet endroit mais cette eau était trouble ; l'on pouvait craindre quelque danger d'asphyxie même pour quelqu'un si accoutumé fût-il de nager en eau trouble.

Un cri de terreur folle sortit des poitrines des ministres qui, hébétés, restaient figés à leur place tels des poteaux de frontières.

Pendants quelques instants, l'infortuné Premier se débattit dans l'eau comme un poisson hors d'icelle. Un dernier appel au secours sortit, étranglé, de sa gorge.... puis, l'on n'entendit plus rien.

Et les ministres, horrifiés, restaient toujours là, cloués sur la berge.

Alors, de l'extrémité du Parc où il était déjà rendu, un homme accourut qui, sans perdre de temps à s'arrêter pour enlever sa casquette et son veston, fit, au bord, un bond formidable et piqua une tête héroïque dans la rivière.

Cet homme, c'était Donat Mansot.

Tous les yeux maintenant sont fixés sur lui ; tous les cœurs ne battent que pour lui. Les exploits héroïques sont toujours passionnants surtout quand cela se passe à une époque ou l'on nous croit finis, épuisés, émoussés par la névrose, annihilés par la veulerie.

La course à la rivière, le saut dans le courant, l'élan jusqu'au naufragé, tout cela n'avait pris à Donat Mansot que le temps que nous prenons pour l'écrire.... Ramener sur la berge la masse ruisselante et informe qu'était devenu, hélas ! le premier personnage de la province de Québec, le déposer dans un endroit moelleux et sec lui prirent le même temps.

Et maintenant, l'on s'empresse autour de la victime. On la déshabille et on la frictionne. Enfin, une goutte de cognac que l'on verse dans la bouche contractée du Premier le ramène définitivement à la vie.

"Il a eu plus de peur que de mal, heureusement, déclare, encourageant, M. Lepire.

—Je savais, je savais, murmura, inspiré, le Secrétaire Provincial, qu'il arriverait un malheur....

—Alors pourquoi ne pas nous avoir prévenus? fait, de méchante humeur, le ministre des Forêts.

—Heureusement que nous étions là, fait remarquer le ministre des Travaux Publics.

Maintenant, le premier ministre peut se lever et parler.

"Ah ! j'ai bien cru que j'allais mourir, mes vieux, et j'ai traversé un moment d'angoisse terrible. Tenez !.. j'ai eu la perception très nette que je me noyais.... Mes tempes se gonflaient à éclater, mes oreilles bourdonnaient et.... et c'était comme un grand trou noir dans lequel je m'engouffrais.... mon cœur était serré comme dans un étau et il s'arrêtait de battre....

"C'est terrible ! murmurèrent les collègues.

—N'importe, ce que c'est de nous, murmura encore le Premier, en se regardant encore tout ruisselant.... Mais savez-vous, mes vieux, que j'ai l'air d'un pingouin?.... A propos, mon sauveur, où est mon sauveur?....

"Monsieur Mansot! crièrent les ministres.

Mais Donat Mansot se dirigeait déjà vers la station, de cette démarche véritablement humble d'un homme qui vient de jouer avec la mort et avec la gloire.

Quelques instants après. dans l'express qui emportait à toute vapeur le pa... ministériel vers la vieille capitale:

Donat Mansot, par la fenêtre étroite du wagon, regarde défiler le paysage toujours nouveau, toujours changeant. Un large sourire irradie la figure du jeune député. Il traverse un moment de bonheur qu'il voudrait éterniser.

Tout à l'heure, comme on montait dans le train, le premier ministre, solennel, s'est approché de lui et lui a dit :

"Mon cher Mansot, merci !.... Vous m'avez sauvé la vie ; ma reconnaissance sera éternelle. Bien petite, il est vrai, sera la récompense mais je vous laisse le plaisir et l'honneur de gagner vous-même vos épaulettes ; et, pour vous donner le premier élan dans votre ascension vers la gloire, j'ai le plaisir de vous annoncer, mon cher député, qu'à la prochaine session, vous serez élu président du Comité des Bills Privés....

....

Et par la portière, Donat Mansot prend plaisir a accrocher son esprit à des morceaux de nature où il souhaiterait s'arrêter longtemps.... Mais, avant que son désir ait pu se préciser, le train l'emporte plus loin.

Et n'est-ce pas là toute la vie?....

Comme l'express file à toute vapeur sur les rails d'acier, la vie nous emporte vers l'Idéal, vers le Rêve du Bonheur, peut-être.... peut-être aussi vers la catastrophe, vers la misère et vers la désillusion....

IV

. . . . . .

Le lendemain, la "Lumière", organe du gouvernement, annonçait :

"Le Conseil des Ministres, s'est réuni, hier, au lieu ordinaire, dans l'édifice du Parlement, et a consacré sa séance aux affaires courantes...."

V.

Conspiration.

"Oui, messieurs, il suffit qu'une chose existe sous la calotte polaire, pour que l'on puisse en tirer parti ; simple affaire d'organisation et d'initiative....De rien on peut faire quelque chose et il est possible de donner une valeur au néant...."

C'est ainsi que s'exprimait, une après-midi, dans son bureau de Wall Street, le grand financier américain, John C. Sharp. Ceux qui l'écoutaient étaient deux jeunes gens, l'un, Ewart Hall, agé d'une trentaine d'années, et l'autre, Harold D. Stevenson, paraissant de quelques années plus âgé.

"Lors d'un séjour que je faisais, il y a quelques années, dans l'Ouest canadien, continua le financier, j'ai connu l'aide cuisinier d'un arpenteur du gouvernement du Canada. Il avait remarqué, me confia-t-il, un jour, qu'il y avait beaucoup de poissons dans les lacs de la région qu'il visitait, beaucoup d'écrevisses dans les rivières, beaucoup de fourrure dans la forêt, de gypse dans les montagnes, de sel dans les "muskegs", des peaux d'élan, de cerfs, de daims, que les Indiens jetaient par centaines et qui pourrissaient dans les bois....et, comme je lui demandais, non sans ironie, le parti qu'il espérait tirer de ces constatations plutôt banales, objectant l'éloignement des

centres et le défaut de communications, il m'a tranquillement répondu que tout cela, c'était des "graines de fortune"

Quatre hivers après, cet ingénieux cuisinier possédait à Winnipeg une maison d'exportation qui centralise aujourd'hui tous les produits de l'Ouest.

—Mais il faut avouer, objecta Ewart Hall, qu'il y avait là non pas seulement une affaire de simple organisation, comme vous dites, mais aussi une "luck".

—Et qu'en savez-vous ? répondit tranquillement le financier.

—Le fait est qu'il n'y a rien d'impossible aux hommes.... de bonne volonté, déclara Stevenson; tout est possible, ou plutôt, comme disait Talleyrand, tout arrive.... Tenez, j'ai connu à Saint-Jean de Terreneure, commença-t-il, un certain professeur du nom de Muller qui avait réussi à capturer cinquante baleines femelles qu'il avait parfaitement apprivoisées c'est-à-dire, domestiquées; ces délicats animaux se laissaient traire avec autant de bonne grâce que les hôtesse indolentes de nos grands pâturages du "Far West" Le lait de ces baleines, recueilli à l'aide d'un appareil spécial, possédait des vertus curatives auprès desquelles pâlissait l'huile de foie de morue. Ce Muller a fait une fortune.

—"Si non e vero, e bene trovato".... riposta Hall avec un sourire ironique. Réussir à capturer cinquante baleines du même sexe et s'en servir pour.... l'industrie laitière, voilà assurément des éléments pour un canard qui ferait les délices du "Boston American".... Sûrement ! il ne s'agissait pas, en l'occurrence, de la

célèbre baleine de la Mer Indienne dont parle Pline et qui était longue de 900 pieds.... ni de celle des contes des "Mille et une nuits" que Sindhad le Marin prit pour une île sur laquelle lui et ses compagnons descendirent....

—Et parlons donc de la sardine du Marseillais qui obstruait l'entrée du port de la Joliette, ajouta le financier Sharp, qui avait des lettres.... Mais soyons sérieux, messieurs, puisqu'il s'agit d'une affaire sérieuse.

John C. Sharp était un homme dont la cinquantaine avait un peu dégarni le crâne. Bonne boule, au demeurant, air relativement respectable : bref ! l'air du commanditaire américain. Les yeux noirs paraissaient assez bienveillants mais ils prenaient de temps à autre une expression sardonique ; ses lèvres pincées indiquaient la finesse ; ajoutons comme une sorte de bonhomie que lui donnait un certain embonpoint.

Ewart Hall était le directeur d'une grande compagnie de "macadam" et il passait pour posséder une très respectable fortune acquise comme celle de Sharp, dans l'agiotage sous toutes ses formes.

Quant à Harold D. Stevenson, c'était tout simplement un fils à papa. Ce papa, décédé récemment, lui avait laissé un magot d'un réel embonpoint que ce jeune millionnaire en herbe rêvait de grossir grâce à de lucratives entreprises.

Hall et Stevenson avaient une confiance illimitée en Sharp qu'il considérait, non sans raison, comme le roi de la commandite. En effet, Sharp eût mis la

Patagonie en actions qu'il eût trouvé des souscripteurs.

Or, c'était les grandes lignes de l'une de ces dernières grandes entreprises issues de son fécond cerveau que le puissant financier était à soumettre, cet après-midi-là, à ses deux amis

Tantôt jouant avec un coupe-papier dont il se frappait les ongles à petits coups secs, tantôt agitant dans ses doigts un binocle en or qu'il portait de temps en temps à ses yeux, John C. Sharp expliquait aux deux jeunes gens, avec une aisance tout aristocratique, sa nouvelle combinaison qui était, du reste, comme nous l'allons voir, la plus simple du monde.

"Messieurs, disait-il, solennel, l'humanité est présentement en train de mourir de faim et pour peu que les prix des premières nécessités de la vie continuent de monter de la sorte, les pauvres gens n'auront plus qu'à s'en aller vivre en Afrique de cocos et de bananes.

—Le fait est, interrompit Hall, que mon chauffeur me dit toujours : "Au prix où est le beurre, monsieur, il est sûr que nous n'irons pas loin.... ou plutôt que nous irons, Dieu sait où !...."

—Mais il ne s'agit pas de beurre, reprit John C. Sharp, il s'agit précisément de la banane dont je viens de parler.... Pourquoi, en effet, les pauvres gens ne vivraient-ils pas de bananes? Pourquoi la banane ne sauverait-elle pas l'Humanité en train de mourir de faim?....

D'après les analystes les plus distingués, la banane possède des qualités nutritives absolument hors ligne; en outre, sa supériorité incontestable dans l'intensité

de sa production est écrasante ; enfin, elle se prête, parait-il, à toutes les préparations ; on en tire une riche farine et les ivrognes même n'auraient rien à dire de sa prépondérance puisque l'on fait de son suc un alcool qui peut rendre des points au whisky le plus corsé....

Vous me suivez? s'interrompit tout à coup John C. Sharp, en s'adressant à ses amis.

—Avec passion, répondit Ewart Hall. Pour ma part, je prévois même que vous allez en venir au projet d'implanter l'industrie de la banane....

—Aux Etats-Unis? interrompit Stevenson, mais nous l'avons déjà dans le sud....

—Oui, mais, au Canada? demanda, triomphant, M. Sharp, au Labrador?....

—....????....firent à la fois Hall et Stevenson.

—Parfaitement ! reprit Sharp, au Labrador.... Et c'est là, en effet, que je voulais en venir, continua-t-il, sérieux comme un œuf dur. On a bien implanté le topinambour dans la province de Québec, pourquoi n'en ferions-nous pas autant pour la banane au Labrador? Voici, du reste, le projet, que sans plus de préambule, j'ai l'honneur de vous soumettre.

"Il nous faut un capital de un milliard de piastres pour faire du Labrador une nouvelle côte d'azur et introduire chez les peuplades de ces régions la culture de la banane, au besoin de la canne à sucre ou du caoutchouc.... Pour cela, il ne s'agit naturellement que de transformer le climat, et rien de plus simple....

"Vous prenez un cigare, M. Hall? demanda le financier en présentant une boite de superbes havanes.

—"Non, merci, je ne fume pas.

—' M. Stevenson?....

—"Volontiers.... merci

—"Mon projet donc, continua M. Sharp, après avoir allumé un nouveau havane, mon projet comporterait la disparition de tous les icebergs des côtes labradoriennes et aurait pour résultat, pour le nord du Canada, de transformer son atmosphère en un véritable gaz à gonfler les ballons. Ces déserts arctiques du Labrador deviendraient des régions d'une fertilité tropicale car, d'après mes calculs, ou plutôt, ceux de mes experts météorologistes, il est possible de diriger le Gulf Stream de façon à lui faire fondre toutes les banquises des mers arctiques....

"Il suffirait donc, messieurs, pour accomplir cette véritable révolution géographique, cosmographique et météorologique, de construire une digue titanesque qui aurait, disons, 300 milles marins de longueur. Cette digue arrêterait dans sa course sous-marine et sournoise le courant dit du Labrador que l'on dirigerait tout de suite vers les régions tropicales qui, entre nous, ont grand besoin d'être rafraichies un peu.. Nous avons trouvé, au cours de savantes expériences, que la température de ce courant du Labrador est si forte qu'elle peut produire 2,000,000 de tonnes de glace à la seconde.... Les nègres du Putumayo et les indigènes de la Terre de Feu auraient donc à volonté de la crème à la glace pourvu, naturellement, que leurs vaches s'entendissent pour fournir la crème....

En d'autres termes, messieurs, et pour piquer au

plus court, il s'agirait de faire passer le courant du Labrador en dessous du Gulf Stream et, d'après nos savantes expériences, nous aurions ainsi la chaleur dans les régions froides et le froid dans les pays chauds. Un milliard suffirait pour cela. Vous devinez le reste. Nous achetons le Labrador, nous le divisons, nous le défrichons et nous commençons les plantations.... Capital : un milliard ; action, mille piastres. Nous vendons les actions à toute l'Amérique ; nous formons des rentes inépuisables au moindre souscripteur et nous, nous marchions cousus d'or... Allons! messieurs, cela vous va?.... Vous en êtes?....

—Admirable conception!.... déclara Ewart Hall et j'y adhère d'autant plus que du temps que j'étais à Colombia j'ai lu un livre de l'ingénieur Livinston Ricker, "La Puissance de la canalisation du Gulf Stream" dans lequel ce projet est décrit tout au long et que j'ai trouvé plein de bon sens....

—Alors, M. Sharp, interrogea Stevenson, vous ne voyez aucun obstacle à la réalisation de ce gigantesque projet?

—Si, mon ami, j'en vois un qui sera assez difficile à surmonter peut-être et c'est ce dont j'allais vous entretenir avant que vous me posiez votre question. Cet obstacle, messieurs, nous viendra de la province de Québec, c'est-à-dire de son gouvernement.

—Alors, ce n'est plus du nord que nous vient la lumière.... mais l'obstacle, hasarda, en souriant, Harold Stevenson.

—Et la nature de l'obstacle? questionna Hall.

—Très simple et très naturelle. Le gouvernement

de la province de Québec ne consentira que très difficilement à nous laisser ses droits sur le Labrador. Il faudrait pour cela faire passer par la majorité de ce gouvernement un bill de compagnie privée et il est fort douteux que l'on puisse trouver dans cette chambre une majorité suffisante pour faire passer "notre" bill.

—Il serait vraiment fâcheux, remarqua Hall, qu'une difficulté apparemment aussi insignifiante pût arrêter la réalisation d'une entreprise de cette envergure.... Enfin, il devrait exister un moyen quelconque de tourner l'obstacle, de le renverser.... Vous ne croyez pas que.... que.... certaines sommes d'argent distribuées là-bas.... à bon escient, pourraient produire un certain effet ?.... Les députés de ce pays....

—Sont foncièrement honnêtes, acheva M. Sharp, du moins si j'en crois certains de leurs organes qu'il m'a été donné de lire quelquefois.... Mais là-dessus, messieurs, j'ai voulu en avoir le cœur net et, voici pour la fin, la petite surprise que je vous ménageais....

Hall et Stevenson se rapprochèrent, visiblement intéressés.

Vous avez entendu parler et même vous connaissez notre fameux détective new-yorkais Bedger. Voici déjà quelques jours, je l'ai chargé d'une mission secrète dans la province de Québec. Je l'ai envoyé étudier sur place tout le rouage de l'administration gouvernementale québecoise ; secrètement et, dans un but naturellement détourné, il a pu approcher ceux

qui ont présentement mission de faire fonctionner cette machine pour savoir, enfin, de quel bois on se chauffe.... A Montréal, Bedger, qui m'a tenu au courant de tous ses faits et gestes, a pu mettre la main sur un journaliste qui l'a guidé partout où il voulait aller et lui a donné tous les renseignements qu'il désirait et cela, m'a-t-il dit, d'une façon véritablement charmante.... Bref ! Bedger m'a télégraphié, ce matin même, qu'il sera ici, demain, avec son journaliste. Nous pourrons donc apprendre, sur le long et sur le large, tous les détails du fonctionnement du moulin aux lois québecoises.... et, alors, messieurs, nous aviserons.

—Merveilleux ! crièrent à la fois Hall et Stevenson.

—Alors, messieurs, dit le financier en se levant, à demain, ici-même.... Je vous présenterai Bedger et le journaliste montréalais et je les préviendrai qu'ils ne doivent pas avoir de secrets pour vous....

VI

Souvenirs.

Quand Donat Mansot, le soir du pique-nique des ministres, rentra dans la petite chambre de sa pension, rue des Jardins, l'espèce de mélancolie qui s'était emparée de lui dès le matin et qui ne l'avait pas quitté de toute la journée, s'évanouit tout à coup comme par une sorte de réaction assez naturelle chez les gens dont les idées n'ont guère de suite. Après qu'il eût grimpé quatre à quatre l'escalier et qu'il se fût enfermé, il laissa éclater sur son front des sentiments fous. Ce fut comme une explosion d'ivresse. Promenant autour de lui un regard de victorieux, il éprouva le sentiment d'un homme qui se verrait grandir du double en quelques minutes ou qui aurait découvert [illegible] veau ballon dirigeable. Il s'assit sur une mau[illegible] chaise devant la petite table sur laquelle il avait [illegible]né si longtemps des articles de journaux et des plans de discours.

Cela lui fit monter tout à coup à la tête un flot de souvenirs de cette époque dure où il cherchait sa voie.

Alors, il avait essayé de faire de l'éloquence : il avait vingt-deux ans, l'âge où l'on a d'ordinaire la parole facile. Car, si les femmes bavardent surtout quand elles sont vieilles, les hommes parlent surtout quand ils sont jeunes ; ce qui prouve incontestable-

ment la supériorité de l'homme. Alors, il émettait bien, souvent, quelques idées originales mais elles étaient même si originales qu'on ne se gênait pas pour les trouver absurdes.

Un large sourire aux lèvres,il se souvient d'un phénomène étrange qui se produisit chez lui vers sa vingt-cinquième année. Jusque-là, ce qui lui avait manqué surtout, c'était l'art du développement. Ah! le developpement. Quand, au séminaire, on lui donnait à faire un discours français il remettait souvent sa copie rien qu'avec le titre et l'interjection : Messieurs.... Hélas ! ses professeurs se refusèrent toujours à reconnaître ce qu'il y avait de superbement modeste dans cette éloquence concise.

Un jour, cependant, il obtint un certain succès.... d'estime, dans une composition française. Il fut premier. On avait donné pour sujet: "Ma Mère". Et, Donat écrivit de sa plus belle main, sur une grande feuille de papier blanc, ces simples mots : "Ma mère est morte ! ! !" Le professeur fut touché de ces quatre mots qu'il qualifia de sublimes ni plus ni moins que s'il se fût agi du "Qu'il mourût" de Corneille et de ces trois points d'exclamation qui ressemblaient, disait-il, à des larmes. Ce professeur était un homme intelligent.

C'est à la suite de ce succès que Donat pensa de se faire avocat. Il était convaincu que les bonnes causes ne peuvent être soutenues et gagnées qu'avec des moyens simples et rapides.

Voilà cependant, avons-nous dit, que par un phénomène qu'il a toujours renoncé de s'expliquer à lui-même

et d'expliquer à ses professeurs qu'il rencontra dans la suite, voilà, que vers sa vingt-cinquième année, cet art du développement s'empara de lui à tel point qu'il devint comme une sorte de prodige aux yeux des électeurs qu'il eut plus tard et comme une "manière" de "moulin à paroles" auprès de ses collègues.

Il eut barbouillé trois grandes pages de papier rien que pour dire d'une chose qu'il s'en fichait.... Quand il était à "ses heures", qu'il écrivît où qu'il parlât, c'était une griserie de mots, un flot, une cascade, un Niagara de paroles.

Lors de la première session où il siégea à la Législature, comme il était le dernier élu, il avait été chargé selon l'usage antique, par le premier ministre, de faire le discours en réponse à l'adresse au Discours du Trône. C'est la pièce de circonstance de chaque session ; c'est le discours académique par excellence. L'orateur y fait appel à tous ses souvenirs, encore, du reste, assez peu éloignés, de sa rhétorique. Au nom du gouvernement qu'il ne connaît pas encore et qu'il n'a pas vu à l'œuvre, il énonce un programme qu'il faudrait plusieurs vies de centenaire pour réaliser. Chaque paragraphe de ce discours commence par une citation d'homme célèbre et se termine par une phrase latine. A chaque tirade, la droite applaudit à fendre les pupitres et, à la fin de la séance, ministres et députés s'en vont à la queue leu leu, empressés et souriants, presser les mains du jeune Démosthène et le chaudement féliciter de son grand effort oratoire.

Un tel genre littéraire devait tomber en plein dans celui de Donat Mansot.

Aussi, son discours fit époque.

Et, ce soir, pendant qu'il fait cette descente à travers ses souvenirs, pourvu qu'il eût cherché un peu dans le tiroir de sa petite table de travail, Donat Mansot eût certainement mis la main sur le manuscrit de ce discours qu'il a soigneusement conservé au cas où plus tard, on ne sait jamais, dans une circonstance dont il ne lui est pas libre de déterminer la nature, il aurait à le rééditer.

Ecrivain impartial et documenté, il nous est agréable de livrer à la postérité, à tous ceux qui suivront notre siècle de lumière, l'exorde de cette pièce académique que nous extrayons des comptes rendus de "La Lumière" du temps.

"Monsieur l'Orateur, commençait Donat Mansot, le balcon où se penchent toutes les injustices sociales et l'arbre généalogique d'où tombent toutes les feuilles de l'automne; le rideau qui se lève sur toutes les injustices claironnantes, sont des choses qui s'offrent à moi en ce moment, à moi de m'offrir à elles. Monsieur l'Orateur, le soleil qui s'est levé ce matin a revêtu ses habits de fête et je sais que, dans les combats d'Homère, alors que nous luttons encore dans les plaines obscures, l'aube naissante éclaire déjà les collines ; et c'est là, vers ces sommets, vers ces sources pures que se rejoignent les vrais amants de la raison. Il ne faut pas se le cacher, Monsieur l'Orateur, pratiquement, proportionnellement, juridiquement, raisonnablement, théoriquement, franchement, équitablement et catégoriquement les réformes que nous avons répandues, même par la voix lourde du silence et du mutis-

me, ont à peine surnagé dans le fleuve, dans la mer et dans l'océan des protestations des adversaires de ce gouvernement juste, équitable, sage, bon, sincère et vaillant. Au reste, l'honneur est une chose dont on se paie souvent la tête et, telle sur la fleur qui sait rendre gai et souriant le triste et macabre jardin, la poussière vient s'étendre régulièrement au moment inéluctablement choisi de nos belles idées...."

Donat Mansot parla ainsi trois heures.

Il s'en souvint, plusieurs de ses collègues, à la fin, médusés d'admiration, semblaient dormir. Ce qui lui fit penser qu'il était peut-être temps pour lui de faire de même.

Comme il se levait, il se rappela encore que, à la suite de ce mémorable discours, un de ses adversaires avait présenté une résolution pour limiter la durée des discours des députés. Cet ingénieux adversaire proposait de munir le pupitre de chacun de ses collègues d'un petit entonnoir auquel serait attaché un long tuyau; tous ces tuyaux aboutiraient sous la tribune de l'orateur. A côté de lui, chaque député aurait une corbeille dans laquelle se trouveraient des petites balles de plomb. Un orateur abuserait-il de la parole? les députés que cela fatiguerait feraient glisser les petites balles de plomb dans les entonnoirs. Lorsqu'ils en auraient ainsi accumulé une quantité suffisante sous la tribune, leur poids déclancherait un lent mouvement de bascule et l'orateur disparaîtrait doucement sous le parquet....de la Chambre. Au reste, ajoutait le député, auteur de la résolution, ce système

a été mis en pratique avec beaucoup de succès au Japon.

Un autre député avait apporté un amendement à cette proposition. Cet amendement portait que tout orateur, quand il se lèverait pour parler, fût forcé de se tenir sur un pied seulement avec défense stricte de poser l'autre à terre avant d'avoir fini. Absolument comme cela se pratique aux Iles Fidji.

La proposition et l'amendement avaient été défaits.

Minuit avait sonné depuis longtemps quand Donat Mansot, sous le narcotique bienfaisant de mille pensées heureuses, s'endormit et, jusqu'au matin, très tard, il ronfla comme un cent de toupies d'Allemagne.

Le lendemain après-midi, Octave Lamirande, un ami intime de Mansot, fit subitement irruption dans la chambre de ce dernier, en brandissant le dernier numéro de "La Lumière" qui venait de paraître :

"Qu'est-ce que je vois sur le journal, cria-t-il en tendant le papier à Mansot....ou plutôt, tiens, laisse-moi lire : "Il est fortement rumeur que M. Donat Mansot, le jeune député de l'Achigan, sera choisi président du Comité des Bills Privés, au commencement de la session qui va s'ouvrir, comme l'on sait, la semaine prochaine".

"Non, mais tu sais, mon vieux, continua Lamirande en pliant son journal, toutes mes félicitations. Nul plus que toi ne mérite la place.... Président du Comité des Bills Privés, chouette alors !.... sais-tu que cela veut dire "ministrable"? Alors, mon cher, félicite-moi à ton tour, j'aurai un honorable ami et, un

ami, du reste, très honorable.... Regardez-moi cela!.... jusqu'au portrait ! sais-tu que tu es joli garçon ?....

—Ces journalistes, se contenta de dire Mansot, sont d'une indiscrétion.... et puis, ils savent tout.... Comment ont-ils pu apprendre?

—Oh ! pas de mystère là-dessous, repliqua Lamirande, "La Lumière" est toujours si bien informée qu'elle nous annoncerait le temps qu'il va faire dans dix ans à pareille date.... Et, maintenant, entre nous, tu vas pouvoir te refaire ?.... Tu sais, tu as maintenant un pied dans l'étrier. Président du Comité des Bills Privés, mon vieux, si tu connais bien la politique de ton pays, tu n'as qu'à ramasser les miettes.... et tu deviens millionnaire. Il lui dit cela, brusquement, sans préambule, avec presque de la brutalité.

—Me refaire!....répondit Donat Mansot, subitement devenu sérieux, et après deux bonnes minutes de silence, me refaire !.... puis, tranquillement, froidement : Sais-tu que j'en ai bien envie?.... Voilà, mon cher ami, huit ans que je fais de la politique.... honnête. Traduisons sans faux amour propre : voici huit ans que je joue le rôle de dupe. Ça m'a coûté quinze cents piastres par année ce rôle-là. Ah ! ça, mais je commence à m'apercevoir que la politique.... honnête, chez nous, c'est plus cher que le baccara.... honnête.

Comme toujours, dans cet esprit versatile, il s'était produit ce phénomène brusque, subit, étrange, qu'il n'aurait pu prévoir une minute auparavant et que rien ne pouvait laisser deviner aux autres. Foncièrement honnête jusqu'à présent, à ce moment, sans

la moindre transition, avec solution parfaite de continuité, Donat Mansot eût été capable de tout.

Se refaire !.... Mille projets alors traversent, comme un éclair, son esprit.... projets tous aussi malhonnêtes les uns que les autres. Un instant, il eut honte de lui ; une rougeur lui monta au front et il se détourna de son ami.

"Au reste, pensa-t-il tout-à-coup, de quoi pourrait-il s'étonner, lui, ce Lamirande? Serait-il plus scrupuleux pour les autres qu'il ne l'a été pour lui ou qu'il ne le serait le cas échéant ? N'était-ce pas lui, qui le premier, tout à l'heure, lui avait fait surgir dans l'esprit ce diabolique moyen de profiter de sa promotion: se refaire !....

Maintenant, Donat Mansot en veut décidément à son ami pour la rougeur qui lui est montée au front, tantôt. De quoi se mêle-t-il?.... vraiment ? Lui appartient-il de venir faire ici la rosière?....

Donat Mansot s'en va vers l'unique fenêtre de sa chambre qui plonge dans la cour de la cathédrale anglaise. Il n'ose plus regarder Lamirande qui ne comprend rien de l'attitude de son ami.

"Enfin, de quoi se plaindrait-il, celui-là, ce Lamirande. N'a-t-il pas lui-même tout essayé?.... pour se refaire ? Tant pis pour lui s'il n'en a pas eu les moyens! Pourtant, il en avait bien besoin....

Un groupe d'étudiants passe en chantant sous la fenêtre....

"Pauvre Lamirande ! continua le membre, en se parlant à lui-même, il fut un temps où il avait la prétention d'être le seul avocat qui n'endormît pas se

juges. Il a perdu ses trois premiers procès et avec eux toutes ses illusions.... Une fois, il se le rappelle, il avait à plaider deux causes, une affaire de clôture mitoyenne et une demande en séparation de corps. Il fit écrire par un de ses amis journaliste deux discours magnifiques d'une longueur très raisonnable. Malheureusement, en cour, le pauvre Lamirande se trompa de dossier et, exposant les arguments de la pauvre femme que son mari avait battue, il parla longuement de l'union qui doit exister entre bons voisins à la campagne, de cette union qui a pour lieu et pour symbole la jouissance commune d'une même clôture. Depuis ce temps, Lamirande est coulé.... A-t-il pourtant essayé par tous les moyens de se refaire !.... Pourquoi, aujourd'hui, irait-il se scandaliser?....

—Eh, bien ! je suis là, tu sais, murmura doucement derrière lui, Octave Lamirande.

—Oh ! je te demande pardon, mon ami, tu sais, depuis hier, je n'ai pas la tête à moi et je suis d'une distraction....

—Tu sais que la distraction est le propre des grands esprits ?

—Oh ! ne rie pas de moi, je t'en prie, je suis un misérable....

—Non, tu es fou seulement....

—Oui, peut-être....

Puis, tout-à-coup, les regards en feu, les bras tendus vers le morceau d'horizon qu'embrassait la fenêtre :

"Vois-tu, mon ami, je la tiens l'idée lumineuse qui dirigera ma vie ; je la vois nettement l'étoile qui doit,

à travers les flots agités des passions feintes et des intérêts vrais—je veux dire la politique—conduire ma barque au port de la Fortune !....

VII

"THE LABRADOR & GULF STREAM IMPROVEMENT CO. LIMITED"

Edward White n'[illegible] sément né journaliste, mais [illegible] l'était deve[illegible] gré [illegible]onnamment au-dessus d[illegible] zéro de [illegible] [illegible]t acquis le physique [illegible] it de[illegible] mple[illegible] légèr[illegible]ent voûté, les cheveux [illegible] la [illegible]pad[illegible], les yeux fureteurs et pe[illegible]nts, [illegible] oust[illegible] en demi croc et, avec cela, le binocle "[illegible]" personne ne pouvait le prendre pour un autre qu[illegible] pour un journaliste. White avait [illegible]evé le "scoop" [illegible] la hauteur d'une institution et [illegible]réten[illegible]it bien [illegible] jamais le faire descendre de la [illegible] avait [illegible] ce [illegible]re du "scoop" des conceptions sublimes ; p[illegible] pr[illegible]eur, il eût vendu son âme et donné sa vi[illegible] fait [illegible]st qu'il risqua souvent cette derni[illegible] à la recherche de la nouvelle à sensation. [illegible]e l'au[illegible]ce, il [illegible]n avait à revendre au rabais sur tous [illegible] ma[illegible]nés du monde, et Danton, qui avait répondu [illegible] L[illegible]slative : "De l'audace, encore de l'audace, [illegible]rs de l'audace" était son homme. Bref ! White [illegible] été cap[illegible]le d'aller demander au Roi d'Angleterre [illegible]on opinion [illegible] dernier corset et à une grande actrice ce qu'elle pense du tarif préférentiel.

Depuis longtemps, Edward White était convaincu que le journal sert à autre chose qu'à envelopper les

colis, à emballer les effets d'hiver, à donner du poli aux couteaux et aux fourchettes, à faire des "bourres" de fusil et à rembourrer les tapis ; il savait que la gazette, surtout la gazette américaine, avait été mise au monde pour véhiculer des nouvelles ; des nouvelles qui font se pâmer les badauds, rager les politiciens et jubiler ceux qui aiment à voir leur nom imprimé dans un compte rendu de funérailles. Aussi, à ceux-là tous il en servait à toutes les sauces ; des nouvelles, il en donnait pour tous les goûts, pour satisfaire et à la fois faire rager tout le monde.

Montréal était alors le théâtre des exploits de White; depuis un an il "faisait" dans le grand journal le "Dominion" les "scoops" dits politiques. La matière première ne lui faisait pas défaut et la fabrique fonctionnait que c'en était une bénédiction. Des ministres jusqu'aux vidangeurs, on s'arrachait le "Dominion".

Un soir que son flair professionnel avait conduit ses pas dans une salle de l'Hôtel Windsor, White fit la rencontre du détective américain Bedger. La connaissance se fit rapidement et une bouteille de scotch cimenta si bien l'amitié de ces deux hommes que sur les trois heures après minuit, ils n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre : le détective avait raconté au journaliste la mission dont on l'avait chargé au Canada et le journaliste avait confié au détective qu'il travaillait présentement une "affaire" dont la publication pouvait avoir pour résultat la chute d'un gouvernement.

Le fait est que cette mission du détective Bedger

tombait dans les projets de White comme un billet de cent piastres dans les poches d'un locataire qui vient de recevoir son exeat du proprio.

"Je crois, avait dit White au détective, que nous allons nous entendre.

—C'est cela, avait répondu Bedger, vous m'instruirez sur les choses du pays puis, ensuite, nous irons à New-York.

Bedger et White passèrent quinze jours ensemble, faisant la navette entre Québec et Montréal, le détective s'"instruisant" sur les us et coutumes parlementaires du pays québecois et le journaliste prenant des notes.

Et, maintenant, nous retrouvons les deux amis, à New-York, dans le bureau de John C. Sharp. Le financier est flanqué de ses deux amis et protégés Ewart Hall et Harold D. Stevenson.

Dans le silence feutré du grand bureau d'où l'on entend que très assourdi l'inlassable bourdonnement des cohues de la rue, la voix cassante d'Edward White égrène une longue leçon sur les procédures parlementaires québecoises.

"Oui, messieurs, explique-t-il, il n'est pas de mécanisme qui soit plus ingénieux dans sa complication que celui du régime parlementaire de "chez nous". Avant que de prendre une résolution importante ou de promulguer une loi essentielle, il faut qu'une commission nommée par la Chambre l'ait longuement étudiée, discutée et que le gouvernement ait donné son avis ; que la Chambre où sont réunis une foule de gens de mérite peu ordinaire, y ait, par deux ou trois

fois, appliqué son attention ; après quoi, le Conseil Législatif, composé d'hommes sages et expérimentés, la soumet, souvent à son tour, à une autre commission qui la discute également deux ou trois fois en séance privée, trouve quelques amendements à y introduire, et ne donne enfin son approbation qu'à bon escient. Il ne reste plus que la promulgation à l'"Officielle" ; et encore, le président pourrait-il, en certains cas exceptionnels, après les formalités remplies par la constitution en appeler d'une décision de la Chambre au peuple, à la nation....

—Voilà, certes, bien des précautions prises, interrompit M. Sharp, et il semble que cette machine, en sa merveilleuse complication, soit le dernier effort de l'esprit humain pour prévenir les sottises et écarter les dangers.

—Au reste, déclara Hall, la supériorité du régime parlementaire est depuis longtemps passée en dogme dans tous les pays du monde.

—Cependant, le régime, du moins dans la province de Québec, n'est pas encore sans danger, reprit le journaliste. Ce régime, tel qu'il est, du moins quant à la façon dont on l'exécute, pourrais-je dire, a ses inconvénients.... ses petits côtés faibles....

—.... dont nous espérons bien profiter, conclut Bedger.

—On apporte, continua White, un projet de loi à la Chambre de Québec ; c'est un bill très important ; la chose presse. Avant que Chambre et Conseil n'étudient l'affaire, il faut qu'un comité spécial délibère, discute et pèse.

—Ah ! demanda M. Sharp, et ce comité ?....

—Généralement, c'est le Comité des Bills Privés. C'est presque toujours lui qui sonnera le glas sur les débris d'une cher projet de loi ; mais souvent aussi, c'est lui qui décidera, de façon inéluctable, que le "cher projet" deviendra loi, quoi qu'en disent la Chambre, le Conseil et le pays.

—Alors, questionna M. Sharp, à la rigueur, il suffirait de "faire des affaires" avec ce comité pour....

—Précisément !

—Et ils sont nombreux dans ce comité?

—Une quarantaine.

—Une majorité et.... une minorité, naturellement ?

—Oui, et.... un président.

—Influent ?.... le président ?

—On suit généralement son opinion.

—Mais diable ! si je vous comprends bien, M. White, toute cette complication, comme vous appelez cela, est de la plus charmante simplicité. En d'autres termes, pour remonter, non pas de fil en aiguille, mais d'aiguille en fil, il suffirait, pour passer un projet de loi dans cette diable de Législature, disons "notre projet de loi", puisque nous n'avons plus entre nous de secrets, il suffirait, dis-je, non plus de faire "des affaires" avec le Conseil, ni avec la Chambre, ni même avec le Comité, mais seulement avec le président de ce dernier.... Est-ce cela ?....

—Parfaitement !

—Et ce président, vous le connaissez ?

—De nom seulement. Je connaissais bien l'ancien; il est aujourd'hui Conseiller. Quant à celui qui va

le remplacer, il sera nommé à ce poste au commencement de la prochaine session. Mais il est choisi et j'ai vu son nom dans un journal précisément lors de mon dernier voyage à Québec avec M. Bedger.... On m'a dit que c'est un rude gaillard.... Il aurait sauvé la vie du premier ministre, récemment, au cours d'une partie de plaisir....toute une affaire.... Bref ! la récompense de son courage :.... président du comité des Bills Privés. Il sera très influent.

—Et son nom?

—Donat Mansot, député de l'Achigan.

—Un nom bien français, remarqua Ewart Hall.

—De l'ambition? demanda encore le financier au journaliste.

—Démesurée, m'affirme-t-on.

—Pour les honneurs ou pour l'argent?

—Pour les deux.

—De mieux en mieux!....Alors, sincèrement, là, M. White, vous croyez que.... que.... qu'en.... ne serrant pas trop les cordons de la bourse, on pourrait approcher.... ce président.... ce M. Museau? Comment l'appelez-vous?

—Mansot, Donat.... Oui, monsieur, c'est ma conviction. Seulement, vous savez, je me réserve la primeur.... de ce qui pourrait arriver.

—Voici l'hiver qui va commencer bientôt.... vous aurez les primeurs de la saison, M. White, répondit en riant le financier.

Puis, se tournant vers le détective :

"Alors, mon cher M. Bedger, c'est à présent que votre tâche va commencer réellement.... Vous sa-

vez, il s'agit de faire passer notre bill à la Législature de Québec....et cela, par tous les moyens possibles.. A propos, et ce bill?

—En voici précisément la teneur, répondit le détective. Je n'ai rien perdu des explications que vous m'avez données sur votre "scheme" et avec l'aide de M. White, j'ai fait préparer, par un avocat de Montréal, selon toutes les règles de la phraséologie usuelle, ce bill....

— ....véritable petit chef-d'œuvre, acheva le journaliste. Ils n'y verront que du feu. Permettez, du reste, que je vous en fasse la lecture.... "Première lecture de ce bill", comme on dit là-bas.

Edward commença :

BILL NO..........

Loi incorporant "The Labrador & Gulf Stream Improvement Co, Limited."

ATTENDU que John C. Sharp, Ewart Hall, Harold D. Stevenson, tous trois financiers, Josiah Schnider, garçon d'ascenseur, et Adelaïde Ligthall, sténographe, tous de la cité de New-York, se sont constitués en compagnie pour faire des affaires sous le nom de "The Labrador & Gulf Stream Improvement Co. Limited" ;

QUE les affaires de la dite compagnie exigent la possession entière et la jouissance pleine de tout le territoire du Labrador, le dit territoire étant compris entre le détroit de Belle-Isle, le fleuve Saint-Laurent, la Baie d'Hudson et les comtés Chicoutimi et Saguenay ;

QUE la dite compagnie, outre la mise en culture complète du dit territoire aux fins de l'industrie des plantations de bananiers et de ses succédanés, projette de changer le climat trop rigoureux de cette région ;

QUE pour l'exécution de ces divers projets, la dite compagnie a besoin de l'usage exclusif de la dite propriété complète et sans restriction, de toutes les forêts du dit territoire du Labrador, de tous les pouvoirs d'eau, de tous les lacs et de toutes les rivières du dit territoire ;

QUE pour accomplir les dits travaux de facon à pourvoir complètement aux besoins des commanditaires de la dite compagnie, il sera nécessaire de dépenser une somme n'excédant pas un demi milliard ;

ET ATTENDU qu'il est nécessaire à la dite compagnie, pour l'exécution des dits travaux de jouir de la pleine possession des îles du fleuve et du Golfe Saint-Laurent et de celles du Détroit de Belle Isle, des lots de grève, etc ;

A CES CAUSES, SA MAJESTE, de l'avis et du consentement du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative, decrète ce qui suit :

1—Les dits John C. Sharp, Ewart Hall, Harold D. Stevenson, Josiah Schnider et Adelaide Ligthall, faisant affaires sous la raison sociale de "The Labrador & Gulf Stream Improvement Co. Limited" ont la pleine et entière jouissance du territoire compris entre la Baie d'Hudson, au nord, le Détroit de Belle-Isle, à l'ouest, le Golfe Saint-Laurent, au sud, et les comtés de Chicoutimi et Saguenay, à l'est ; qu'en vertu de cette jouissance il est permis à la dite compagnie d'abattre les forêts, de

faire les drainages nécessaires, de détourner les cours d'eau, de niveler les montagnes, d'assécher les lacs, de combler les rivières, les dits travaux étant en vue de faire des plantations pour y cultiver la banane et tous ses succédanés.

2—La dite compagnie aura le pouvoir d'exécuter sur les îles du Golfe Saint-Laurent et du Détroit de Belle-Ile, tous les travaux de construction, de creusage ou autres qu'elle jugera nécessaires à ses industries et aux travaux destinés à favoriser les dites industries, comme le détournement du Gulf Stream et du Courant du Labrador dans le but de réchauffer le climat présentement par trop rigoureux pour la culture de la banane et de ses succédanés.

3—Il sera loisible à la dite compagnie d'établir en tout endroit du dit territoire du Labrador, tous moulins, fabriques, manufactures, raffineries, distilleries, élévateurs, magasins, qu'elle voudra et qui seront nécessaires à son industrie.

4—La dite compagnie aura le privilège de fabriquer sur le dit territoire, en tout endroit qu'elle aura choisi, et de vendre, à l'intérieur ou à l'extérieur, des sirops, des alcools, des farines, des tissus, des papiers, des astringents, tous produits de la banane ou du bananier, qu'il soit le "bananier du Paradis" ou "Figuier d'Adam" ou le "bananier des Sages" les deux espèces que la dite compagnie veut de préférence cultiver.

5—Il sera loisible à la dite compagnie de construire sur tout le long des côtes, des quais ou jetées, de façon à faciliter l'embarquement et l'expédition des produits de ses bananeries ou de ses fabriques.

6—La dite compagnie s'engagera à payer les dommages que pourraient subir les régions plus à l'est,

des suites, par exemple, du changement trop subit du climat, comme la fonte des neiges trop hâtive, une débâcle trop précipitée, le défaut complet ou partiel de la glace, et tous dommages que pourraient réclamer les "jobbers" de bois, les marchands de fourrures, les charroyeurs de neige, les raquetteurs, les joueurs de hockey et les marchands de fruits qui, ayant à leurs portes l'industrie de la banane, paieraient, naturellement, ce fruit plus cher que s'ils l'importaient directement des Indes.

7—La dite compagnie est autorisée a acheter toutes les propriétés, cabanes, huttes, poissonneries, pêches, etc., et, à défaut d'entente avec les propriétaires des dites propriétés, cabanes, huttes, poissonneries, etc, elle aura le droit complet et sans restriction d'expropriation, en vertu de la loi.

8—La présente loi entrera en vigueur le jour de sa sanction.

"C'est parfait", prononça John C. Sharp, après que le journaliste eut terminé sa lecture.

VIII

Le Mandarin.

Octave Lamirande lut :

"A l'heure où le soir tombe, invariablement, il " s'allume ; peu à peu l'ombre enveloppe sa tour blan- " che et l'on ne voit plus surgir au loin qu'un point " brillant, étoile factice posée par la main de l'homme " au bord des flots. Que la nuit soit claire ou sombre, " calme ou tumultueuse, l'étoile luit toujours de son " éclat doux, paisible, immuable, pour ne s'éteindre " qu'avec le retour de l'aube. Qui pourrait considérer " sans émotion cette lueur perdue dans l'espace en " songeant que c'est elle qui à travers les brumes, " sous la pluie qui fouette et le vent qui fait rage, " trace au navigateur sa route, lui marque les écueils " à éviter, la passe à gagner ?"

Lamirande s'arrêta, fourra dans sa poche le petit "scrap book" de ses morceaux choisis, puis, regardant Donat Mansot :

"Sais-tu, mon vieux, à quoi me fait penser ce passage du beau travail de Paul Parfait sur le phare?

—Au Phare de l'Ile-aux-Oeufs, sans doute, répondit en riant le député.... Ce sir Howenden Walker fut vraiment d'une imprudence....

—Idiot !.... Il ne s'agit pas de l'Ile-aux-Oeufs ni de ton sir Howenden Walker. Ces lignes de Paul Par-

fait me font souvenir de la petite lumière qui brillera bientôt au sommet de la grande tour de la bâtisse du Parlement....

—....oui, les soirs ou l'on veut avertir la ville qui s'endort que ses gouvernants, eux, veillent.... Tu as des idées originales. En effet, entre le grand œil brillant du phare, signal de l'écueil, et la petite lumière, révélatrice du travail des législateurs, l'analogie est frappante. Que la nuit soit claire ou sombre, le phare brille toujours de son éclat immuable pour tracer au navigateur la route qu'il doit suivre, et la petite lumière du Parlement brille, sans cesse de la même douce clarté, que la scène qui se passe à l'intérieur de l'édifice soit calme ou tumultueuse....

C'était vers la fin d'une après-midi d'arrière-automne et les deux amis, après une longue promenade dans la rue Saint-Jean, étaient venus se reposer sur un banc dans le petit parc Montmorency, tout au bord de l'abrupte falaise qui sera, suivant une prophétie, la première à tomber sur le dos des gens de la basse ville.... Jamais les arbres ne sont plus beaux qu'à ce moment de l'année malgré qu'ils soient déjà frappés à mort par la saison mélancolique. Dans le petit parc, des lits épais de feuilles mortes s'étendent à leurs pieds ; c'est pourtant merveille de voir la fraîcheur des hêtres. Le roux, l'or et des restes de vert foncé font, dans leur chevelure, de jour en jour plus clairsemée, un agréable mélange.... Les banlieues de Québec, du petit parc, en ce moment, sont ravissantes. Les deux jeunes gens ne cessent d'admirer la fine dentelure des hauteurs de Lévis et les collines à pente si douce des côtes de

Beaupré.... L'air semble se faire plus doux à mesure que s'approchent l'apreté des froids d'hiver et les premiers flocons de neige qui tomberont peut-être demain. Une minute, les deux jeunes gens s'abandonnèrent à cette douceur de vivre qui vient de toutes les choses ambiantes pendant ces crépuscules de l'"été des sauvages".

Puis, comme s'il continuait un rêve qu'il eût, un instant, interrompu, Octave Lamirande mi-sérieux, mi-gouailleur, continua :

"Elle nous dit, la petite lumière qui brille au sommet de la grande tour de l'édifice du Parlement : "Habitants des villes, dormez, ceux que vous avez choisis pour vous gouverner, veillent. Dormez, habitants des bourgs, dans vos taudis froids et humides, peut-être le charbon et le bois manquent-ils, peut-être vous demandez-vous, en attendant le sommeil qui ne vient pas, s'il y a du pain encore pour le déjeuner, dormez, vos gouvernants veillent !.... Dormez, vous, là-bas, pauvres et rudes colons, dans vos huttes de bois rond ; il est vrai que si, demain, vous n'êtes pas en règle avec les douces lois de la colonisation, vous pouvez préparer le coffre de bois et filer aux Etats-Unis, mais, au nom de ceux-là dont j'annonce les labeurs nocturnes, je vous dis ; restez et dormez! On vous a promis des millions pour vos routes, qu'avez-vous besoin, après cela, de vos terres et de votre camp ? Dormez, cultivateurs que les lourds travaux de la ferme ont harassés, qui rêvez de fructueuses moissons et d'odorantes prairies, ceux qui vous gouvernent ont décidé que la culture de la betterave aura leurs plus

chères prédilections.... Dans la chétive alcôve que votre salaire de famine vous a miraculeusement permis de louer, dormez, courageuse petite institutrice ; avant que la terrible tuberculose, qui vous guette au fond de votre école humide, n'ait posé sa main décharnée sur vos épaules, peut-être vos gouvernants auront-ils décidé la construction de grandes écoles techniques! Et vous, maraudeurs, voyous, voleurs et assassins, appelez de toutes vos forces le sommeil, tueur de la conscience, oubliez, un instant, vos crimes, et dormez ; des palais vous attendent qui ont été préparés avec sollicitude par ceux qui veillent.... en bas !

—Vrai !.... elle est éloquente, la petite lumière, dit tout-à-coup, derrière Mansot et Lamirande, une voix qu'ils ne connaissaient pas.

Les deux amis tressaillirent et se retournèrent.

Un homme était debout, les bras croisés, et regardait, droit devant lui, le paysage du fleuve et des côtes. Il était petit, bien mis, portait une casquette à l'américaine et avait une figure glabre ; il avait des yeux vifs et intelligents.

A ce moment, le soleil commençait à descendre derrière les côtes de l'Ile d'Orleans et l'on pouvait le fixer sans que les yeux se mouillassent.... C'était la minute solennelle du crépuscule, les "lata silencia" du poète latin. Tout à coup, après quelques minutes de calme solennel, tout frissonna. Les feuilles mortes tourbillonnèrent autour des troncs des arbres, celles qui pendaient encore aux branches se mirent à trembler. L'air fraîchit subitement ; et l'on grelotta en relevant frileusement les collets.

"Pardonnez mon indiscrétion, dit l'inconnu après un instant de silence. Je me promenais dans le parc, je me suis arrêté ici pour jouir de ce féerique coup d'œil d'un coucher de soleil automnal et, sans le vouloir, j'ai entendu la voix éloquente de la petite lumière de la grande tour....

—Monsieur est étranger? demanda Lamirande.

—Etranger, oui, mais je n'en connais pas moins tous les aspects de votre belle ville dont je foule l'asphalte depuis déjà plusieurs jours.

—Vous savez, monsieur, qu'il ne faut pas prendre au sérieux tout ce que je disais tout à l'heure.... ou plutôt, ce que déclamait la petite lumière ; je blaguais un peu mon ami qui est précisément l'un des ces gouvernants "qui veillent", les soirs où brille la petite lumière.

Lamirande, qui partageait profondément la politique du gouvernement actuel, avait peur d'en avoir trop dit devant cet étranger. Celui-ci demanda en s'adressant à Mansot :

"Alors, vous êtes député?

—Permettez que je "nous" présente, dit plaisamment Lamirande : Mon ami, Donat Mansot, député de l'Achigan ; son ami et votre serviteur, Octave Lamirande, avocat, défenseur éloquent de la veuve, protecteur bienveillant de l'orphelin... Monsieur?..

—Jas-Carl Mulrooney.... banquier....New-York.

Les trois hommes se saluèrent.

"Je suis d'autant plus enchanté de vous connaître, Monsieur Mansot, dit l'étranger, que j'aurai probablement bientôt l'honneur de faire passer un bill à

votre Législature.... Je suis intéressé dans une grosse affaire qui requerra le consentement de votre gouvernement. Du reste, la province de Québec est fortement intéressée aussi dans cette affaire dont elle ne pourra retirer qu'avantages et bénéfices. J'espère donc, monsieur Mansot, que je pourrai compter sur votre appui et sur celui de vos collègues.... Le dossier de notre projet de loi n'est pas encore prêt, malheusement.... Il faut que je retourne à New-York, mais votre prochaine session ne s'ouvre, m'a-t-on dit, que dans deux semaines, et mes hommes d'affaires seront ici, en temps, je crois....

Pour ce qui est de ma part, Monsieur Mulrooney, du moment qu'il s'agit d'un projet dont dépendent le progrès et l'avancement de notre chère province, vous pouvez compter sur moi.... Maintenant, je dois vous dire que rien ne presse; la session, il est vrai, commence dans deux semaines mais elle dure généralement deux mois et vous pouvez venir pendant le deuxième mois, que votre bill peut être encore amplement étudié. Nous sommes expéditifs, quand il le faut.

—A la bonne heure !.... Alors à une autre fois, les affaires sérieuses.

Changeant subitement de ton. Mulrooney s'adressa à Lamirande :

"Quel merveilleux pays vous habitez, monsieur! Savez-vous qu'il y a dans ce sol de Québec, des germes de fortune pour tout le monde ?.... Vrai, le chemin est ouvert à tous et tous n'ont qu'à le suivre !....

—M'est avis toutefois que ce chemin est quelquefois rocailleux et étroit.... comme celui du ciel. Toutefois,

avec de la bonne volonté j'avoue que l'on peut arriver, sinon à tout, du moins a beaucoup de choses. Il faut du "pushing" voyez-vous, au reste, c'est comme aux Etats-Unis. Le malheur est, qu'ici cependant tout doit passer par la politique, tout est soumis à sa puissance. N'importe, nous habitons, comme vous dites, un merveilleux pays où la fortune et l'aisance équitablement reparties ignorent les accaparements des Etats-Unis et les effroyables misères de la Chine ; où l'argent, qui possède une valeur incalculable et à peu près invariable, comme dans les autres pays, du reste, est connu comme métal froid qui brûle tout de même les poches et les doigts de ceux qui en possèdent ; où l'art étant relayé au trente-sixième rang, on n'a pas la peine de s'en occuper ; où la presse sert surtout à consommer l'énorme quantité de pulpe qui s'y fabrique ; où la société se montre juste assez spirituelle pour prouver qu'elle ne l'est pas du tout ; où le climat, très salubre, est réfractaire à la fièvre jaune, à la dysenterie d'extrême-Orient et au choléra des Indes ; où les idées, très douces, s'enthousiasment surtout pour les bazars, les illuminations et en général toutes les pétarades ; où les gouvernements, qui sont établis par le peuple et pour le peuple, n'existent pas seulement pour consommer les taxes ; où la victoire d'un parti comble toujours l'autre de joie ; où la population, ennemie de la routine et du préjugé, est indifférente à toutes les choses du dehors ; où l'on ne voit jamais la badauderie jobarde indulgente aux théories des chefs ; où l'on rencontre rarement de gens trop favorisés en tout ; où l'on ne fait jamais naître,

comme à plaisir aucun sujet de discorde ; où, enfants gâtés de la nature nous nous glorifions de gâcher follement les dons que nous avons reçus. Bref ! ce pays n'est pas tout à fait celui où fleurit l'oranger et où pousse la banane, mais à part cela, il est supérieur à tout autre....

—Et qui vous dit, fit remarquer en riant l'Américain, que ne poussera jamais la banane chez vous?.... Monsieur Lamirande, je dois vous faire remarquer que ce n'est pas un malheur pour un pays de voir tout astreint à la politique....

—C'en est sûrement un pour ceux qui ne sont pas politiciens.

—Et même ceux qui sont dans la politique ne sont pas toujours sûrs de parvenir à la fortune, rectifia Donat Mansot.

—Ah ! ceux-là, répondit le New-Yorkais, c'est qu'ils ne le veulent pas.... à moins que les occasions ne leur aient complètement manqué.... En ce cas, c'est une affaire de patience ; ces occasions viennent toujours, quelquefois tôt, d'autres fois tard.

—Mais encore peut-on profiter de toutes les occasions qui se présentent, hasarda Mansot.

—Ah ! c'est ici que se pose la question du Mandarin. C'est un grand paradoxe dans la vie de tous ceux qui veulent parvenir aux honneurs et surtout à la fortune..

—Le Mandarin, demanda Donat Mansot, qu'est-ce cela?

—Comment vous ne connaissez pas cette doctrine morale que l'on attribue à J. J. Rousseau : "tuer le

Mandarin" ? Supposez que pour devenir l'héritier d'un homme immensément riche, dont vous n'avez jamais entendu parler et qui habite le fin fond de la Chine, vous n'ayez qu'à pousser un bouton pour le faire mourir.... pousseriez-vous le bouton? Tueriez-vous le Mandarin ?

—Pourquoi pas? répondit froidement Donat Mansot. Nous commettons tous les jours, nous les hommes publics, des actes cent fois pires que cet assassinat très automatique du Mandarin, et cela pour un bien moindre prix.

—C'est une affaire de conscience et.... d'habitude, repliqua Lamirande et, ma foi ! dans l'exercice de notre profession d'avocat, je dois avouer que nous commettons, nous aussi, des assassinats de Mandarins, assez régulièrement, et que le Conseil du Barreau ne s'en émeut guère....

La nuit était maintenant tout à fait venue et le petit parc était devenu tout noir. Les becs de gaz s'allumaient par toute la basse ville. Le vent avait fraîchi et il faisait froid. Sept heures sonnèrent au beffroi de l'Hôtel de Ville, et, aussitôt, toutes les cloches de la ville, le gros bourdon de la basilique en tête, répondirent par "l'angelus".

"Je crois que c'est l'heure de rentrer, fit remarquer l'Américain ; nous grelottons. Il faudra vraiment finir par changer ce climat par trop glacial de Québec, ajouta-t-il en riant.... Allons messieurs, je retourne au Château.... J'espère que nous nous reverrons. Au revoir, messieurs !....

Les trois hommes se séparèrent

Rendu au Château Frontenac, Jas-Carl Mulrooney se frotta longuement les mains avec un air d'évidente satisfaction, puis, il rédigea le message suivant qu'il envoya sur l'heure.

Geo. T. Bedger,

Grand-Hotel, New-York.

"Filage parfaitement réussi. Président accessible. " Il tuerait le Mandarin. Pouvez préparer le magot.

(Signé) Jas.-Carl. Mulrooney.

IX

Invocation.

" Maintenant, apparaissez, figures rouges, figures
" blafardes, figures grimées, figures sérieuses, figures
" fatiguées, flétries, désabusées, tristes, ébouriffées
" à cheveux gris, physionomies sournoises, ganaches,
" hommes spirituels, grands hommes inconnus quoi-
" que décorés, qui mettez nos régiments et nos flottes
" en mouvement, qui ramassez nos écus, surveillez
" les villes et les campagnes.... tarifez les conscien-
" ces et les talents, commandez les tableaux et les sta-
" tues, mettez les employés à la retraite, estimez les
" caractères, les forces de tous les hommes.... comp-
" tez les ressources, évaluez les produits, régissez les
" propriétés, administrez les biens.... Et vous, pas-
" sagers, attention, voici les matelots du bord, si, com-
" me le prétendent le "Constitutionnel" et beaucoup
" d'orateurs, l'Etat est un bachot...." (H. de Balzac,
"PHYSIOLOGIE DE L'EMPLOYE", au chapitre
des fonctionnaires et des députés.)

X

Une séance a la Chambre.

Il était neuf heures du soir et la Chambre était en plein débat parlementaire. On discutait sur une motion du député Langlais relative à l'instruction obligatoire. Les flots de lumière des deux cent-cinquante lampes électriques du plafond de la somptueuse salle de l'Assemblée Législative inondent le parquet et baignent de clartés les pupitres chargés de paperasses. Quelques députés somnolent et s'ennuient ferme en attendant qu'on sorte.... d'autres lisent la "Lumière" et cherchent ce que l'on dit d'eux dans les colonnes de leur organe. Une dizaine, au plus, compulsent des dossiers et semblent travailler. Le député Charron, enfoncé dans son fauteuil, rêve à l'avenir doré de Matane-sur-Mer ; le député Aubert enveloppe des paquets dans l'espoir de partir bientôt ; un député notaire transcrit un acte ; le député Legrand trace le plan d'une paroisse qu'il veut fonder sur les bords du Saguenay et fixe définitivement par un gros point de son crayon l'emplacement de l'église. A l'extrême droite, trois ou quatre représentants du peuple semblent avoir organisé un concours pour déterminer qui pourra bailler le plus sans se décrocher les machoires. De la tabagie on entend monter le bruit d'une dispute.

Pour l'heure, c'est le député Gringoire qui tonne

contre cette mesure qu'il appelle "diabolique et infernale" : l'instruction obligatoire.

"Monsieur l'Orateur, dit-il, en martelant son pupitre de grands coups de poing, ce n'est pas avec la conviction qu'on allume les flammes. Levons la tête, et nous verrons se produire une irrécusable, inéluctable et intarissable impression sur les fronts des fervents des théories diaboliques et des pratiques infâmantes. J'ai bien vu souvent des orateurs parler, avec la voix endeuillée des mauvaises heures du budget, mais l'intelligence ne se détaille pas comme la charcuterie. L'homme qui se dresse devant cette Chambre veut des réformes mobiles comme les sables et solides comme les airains. J'ai entendu et j'ai vu l'honorable député venir faire à cette Chambre des boniments qui ont eu peine à surnager dans l'océan profond de nos inéluctables protestations et notre claironnante antipathie ; car, Monsieur l'Orateur, c'est tout de même un peu trop tôt de penser au vol en aéroplane.... dans l'autre sens du mot...."

—Est-il pour ou contre? demanda à son voisin et assez haut pour être entendu, du député Laserge, de l'Opposition, le député Charbonneau.

Ce à quoi Laserge répondit :

"Il est pour et contre, c'est clair.

Le député Gorris se leva à son tour. Parlant incidemment de l'instruction obligatoire, il développa un long plaidoyer en faveur de la gratuité des livres dans les écoles. Il suggéra à ce sujet au gouvernement la distribution gratuite dans toutes les écoles de la province des statuts refondus et de tous les vieux rapports

qui dorment dans les sous-sols de l'édifice du Parlement. Ce serait, conclut-il, une heureuse solution à cet épineux problème de la gratuité des livres scolaires.

On applaudit vivement à l'extrême droite.

Aussitôt après, le député Charbonneau prit la parole.

"Monsieur l'Orateur, dit-il, je dois faire remarquer au gouvernement que s'il ne s'engage pas immédiatement à forcer les compagnies de chemins de fer auxquelles nous accordons des octrois en terres à faire certaines améliorations sur leurs trains, je voterai contre l'octroi de ces subsides.... Pour ma part, je veux que les compagnies chauffent "leu" chars.

—Order ! Order ! cria-t-on de la gauche.

—Je ferai remarquer à l'honorable député, dit l'Orateur, qu'il ne parle pas sur la question.

Le mauvais exemple du député Charbonneau fut contagieux et les orateurs suivants semblaient s'être donné le mot d'ordre pour parler en dehors de la question présentement discutée et pendant tout le reste du débat il ne fut pas plus question de l'instruction obligatoire que de l'homme dans la lune.

L'un suggéra au gouvernement de prendre des mesures énergiques pour forcer les compagnies de publicité à faire disparaître les sales placards qui déshonorent les plus beaux paysages de la province. Toutes ces affiches-réclames, disait-il, quelles que soient les formes qu'elles affectent : bouteille de champagne, boite de cigares ou pot de cirage, sont des monstruosités....

Le représentant d'un comté rural tomba en plein dans l'aviculture. La population, fit-il remarquer,

n'accorde pas assez d'attention à la science de l'aviculture. Au lieu de se lancer à corps perdu exclusivement dans la culture du trèfle, nos cultivateurs devraient prendre plus de moyens pour faire pondre leurs poules. J'ai entendu dire, continua cet ingénieux et pratique député, que la musique, et particulièrement le piano, avait le pouvoir d'accentuer d'une façon merveilleuse les fonctions de la ponte chez les poules.... On jouerait tout simplement du piano aux gallinacés. On augmenterait le rendement des œufs, on diminuerait leur prix et, du même coup, on ferait l'affaire des marchands de pianos à la campagne dont on pourrait, ensuite, taxer les ventes, ce qui fournirait un nouveau revenu au gouvernement. On pourrait aussi classer les œufs plus facilement. Nous aurions, sur les marchés, les œufs Rossini, les Massenet, les Strauss, les Beethoven qui seraient naturellement plus chers que les œufs à la Sousa, à la Petite Tonkinoise ou à la Matchiche. On vendrait pour les dyspeptiques, les œufs pondus aux accords de la marche funèbre de Chopin.

On cria de nouveau, à gauche, "order", et le député fut effectivement mis à l'ordre par l'Orateur.

Un autre se leva et dit :

"Depuis longtemps, Monsieur l'Orateur, la Chine demande la République ; elle est ennuyée de cette vieille et impotente dynastie mandchoue qui, fuyant l'exemple des autres gouvernements et du nôtre en particulier, cherche son intérêt avant celui du peuple. Mais jusqu'à présent, ce doux et beau pays, a malheureusement vu avorter toutes les tentatives faites

pour l'établissement de la république. Cependant à force de voir des révolutions, il est parvenu à en apprendre le métier et le succès vient de couronner ses efforts. Cette Chambre approuvera, sans doute, que je salue avec joie l'arrivée au pouvoir de l'Assemblée Nationale de Pékin du Dr. Sun-Yat-Sin, le glorieux vainqueur de Yuan-shi-Kai....

Au vote ! au vote ! cria-t-on, à droite et à gauche.

—"Call in the members".... fit l'Orateur.

On prit le vote sur la motion du député Langlais et elle fut défaite par 136 à 1. Le proposeur ayant voté pour sa motion, l'incident fut soigneusement noté par les journalistes.

La Chambre procéda ensuite aux affaires de routine.

A une interpellation du député de l'Achigan, l'hon. M. Beaulard, répondit que le gouvernement n'a jamais reçu de rapport sur un projet qui avait été proposé pour dessaler l'eau du fleuve. On avait alors, il est vrai, nommé une commission de savants qui devait faire rapport; elle ne l'a jamais fait.

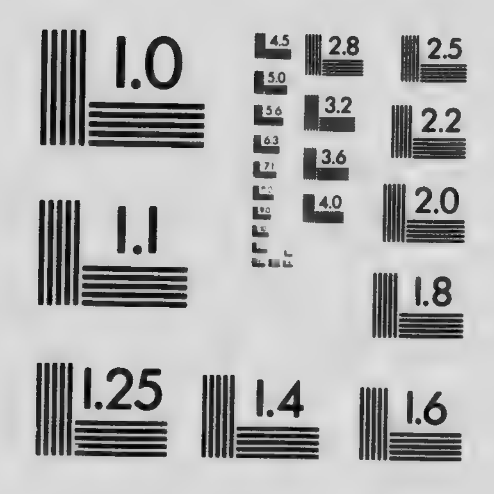
Un député de l'Opposition demanda si le procédé n'avait pas été vendu aux Etats-Unis ; ce à quoi le ministre répondit qu'il n'en savait rien.

Sur ce, le député Laserge fait une violente sortie contre l'incurie et la négligence du gouvernement. Il semble, dit-il, que nous ne marchions que sur des rapports. Comme au temps de Balzac, ce gouvernement ne peut se mouvoir qu'à l'aide de deux béquilles : le Rapport et le Mémoire. Les ministres se ne laissent plus mener aujourd'hui que par les rapports. Il sem-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





ble pourtant que l'on est ministre pour avoir de la décision et connaître les affaires du gouvernement dont on fait partie. Faut-il donc tant de temps pour prendre un parti et faut-il que tout prenne la forme soi-disant littéraire du rapport? Naturellement, continua le député Laserge, je parle ici des cas où il nous est donné d'avoir ces rapports ; ces derniers ne voient le jour que très rarement ; on nous les promet à intervalles fixes, mais on ne nous les donne jamais.

Le député Boutin fit ensuite une motion pour la production de tous rapports, documents, statistiques, correspondances échangées entre le gouvernement et les cultivateurs, touchant la culture des pois dans la province. Il appuya sa motion d'un discours très fort en faveur de l'encouragement à donner à cette culture. Il a peur qu'à défaut de pois, la population ne se mette à manger du riz, comme les Chinois, ou seulement des pommes de terre, comme les Irlandais. Il cite Nietzsche qui dit que "l'immense usage du riz comme nourriture conduit invariablement à l'usage de l'opium et autres narcotiques, tout comme une trop grande consommation de pommes de terre conduit à l'usage du cognac."

Un ministre fit remarquer que l'honorable député était lui-même dans les patates, mais l'honorable député continua sans se laisser émouvoir par cette boutade :

"Il serait temps que le gouvernement prenne d'énergiques mesures pour établir la soupe aux pois mets national. On ne songe peut-être pas assez à l'influence que peut avoir la soupe aux pois sur les destinés de notre province et sur l'avenir de la race canadienne

française, la première à venir s'établir sur les bords de ce Saint-Laurent.... Si aujourd'hui, les caractères s'affaiblissent chez nous, si cette force morale qui fait les peuples vigoureux nous manque quelquefois, cela vient probablement de ce que nous aimons moins la soupe aux pois. Malheur au peuple qui commence à dédaigner son plat national....

Un député cria : Mais vous mettez les pieds dedans, vous!.... L'orateur continua :

"Qu'est-ce qui a fait l'Ecosse ce qu'elle est ? le gruau! Monsieur l'Orateur, le gruau ! Et l'Angleterre? Le "roast beef" et le "plum pudding".... Et l'Irlande les patates, avant que l'on en ait abusé. Qu'est-ce qui a donné de la force au Kaiser? La choucroute et la saucisse ! Qu'est-ce qui inspire cette politique pratique et progressive des Etats-Unis? Les "peanuts", le "popcorn" les tartes et les beignets ! Enfin, Monsieur l'Orateur, qui saurait mesurer l'influence du macaroni sur l'Italie et de l'ail sur la civilisation européenne en général?

La motion est finalement accordée.

Au sujet de la deuxième lecture d'un bill privé sans importance, une vive passe d'armes est notée par les journalistes entre le ministre des travaux publics et un député de l'Opposition. Pendant quelques minutes les deux jouteurs s'assommèrent d'aménités parlementaires et chacun sut tirer ses braies nettes du guêpier. Un moment, la salle faillit crouler sous les applaudissements de la droite. Le député, au cours d'une charge furibonde contre le ministère en général et le ministre des travaux publics en particulier, accusa

ce dernier d'avoir fait des "affaires". Sous ce coup de fouet, le ministre bondit de son fauteuil ; il eut un superbe moment de folie d'audace; bravant les huées de l'opposition, faisant face au vent, il hurla à son accusateur ce mot du ministre français Rouvier, dans une circonstance analogue : "Eh ! bien, oui, j'ai fait des "affaires" et si je n'en avais pas fait, combien d'entre vous ne seraient pas revenus dans cette enceinte?"

Et le ministre enveloppa la droite d'un grand geste circulaire.

Au moment où la Chambre allait s'ajourner, le député Gringoire se leva sur une question de privilège. Il se plaignit, avec des trémolo d'indignation dans la voix, qu'un journal adversaire, en rapportant un de ses discours prononcés, la veille, l'avait grossièrement insulté en le traitant de "pochetée", de "pion ignare" et de "suppôt de l'obscurantisme".

XI

La chambre 999. [1]

La session durait depuis déjà trois semaines et l'on était en plein hiver.

Ce soir-là, une affreuse tempête ébranlait jusque dans ses fondements le vieux rocher de Québec. Durant tout le jour, la neige était tombée lentement, à flocons pressés et épais, couvrant tout d'un linceul immaculé. Les rues disparaissaient sous de perpétuels rideaux mouvants. Puis, toute cette neige était devenue subitement "boulante" et, sur le soir, le vent s'éleva, par "bouffées" d'abord, ensuite, par rafales prolongées qui n'annonçaient rien de bon. Quand la nuit tomba, ce fut la tempête dans toute son horreur... Tout disparut dans les tourbillons de la "poudrerie" ; durant de longues heures, la ville est enfouie, noyée dans des rafales incroyables, dans les halètements furieux de la tourmente. La circulation est arrêtée et

---

1—On remarquera dans ce chapitre comme aussi dans le chapitre XII certaines analogies entre le dialogue et les questions et les réponses qui apparaissent au cours du Rapport du Comité d'Enquête de l'affaire Mousseau-Bérard-Bergevin. Le rapprochement est.... frappant sans doute, mais, comme l'auteur l'explique, du reste, dans la préface, c'est ici que l' "histoire", vient au secours du "roman".

la ville semble une ville morte. L'on ne voit âme qui vive et l'on entend seulement par intervalles la trépidation sourd d'une balayeuse électrique qui fait des efforts désespérés pour déblayer la voie des tramways. L'un de ces derniers est arrêté, immobile, au milieu d'une rue ; son gros œil brille faiblement à travers les rideaux mouvants de la neige qu'il cherche en vain à percer....

Sur la terrasse, le spectacle est sublime d'horreur : tous les élements semblent s'être donné rendez-vous en cet endroit pour s'y livrer à une sarabande diabolique. A la fin de chaque ronde de leur macabre mazurka, ils se ruent avec des cris d'épouvante et de rage sur le Château Frontenac dont la masse solide semble une chose monstrueuse qui aurait été posée là pour l'éternité et qui serait décidée à résister à tous les cataclysmes. Des lumières apparaissent ici et là, indiquant la façade de l'édifice à travers les voiles de la neige.

Un observateur attentif aurait pu remarquer qu'une seule de ces lumières brille du côté du mur qui regarde la ville. C'est un détail que voudra sans doute approfondir le lecteur de ce récit. Aussi, par ce temps qui empêcherait un honnête homme de jeter un franc-maçon à la porte d'une église, lui et nous serons heureux de pénétrer, après avoir secoué les frimas et la neige qui nous enveloppent, dans l'atmosphère chaude et sentant bon des salles somptueuses de ce château québecois du Pacifique Canadien, et de chercher à percer le mystère de la petite lumière du nord.

Profitons de notre indiscrétion de romancier pour

nous rendre par les longs corridors au parquet feutré, jusqu'aux pièces dans lesquelles doit briller la lumière mystérieuse. Admirons au passage certaines pièces luxueuses que nous traversons, leurs murs lambrissés où brillent d'exquises natures mortes, des sous-bois transparents sous la verdure de leurs nefs, des scènes de chasse. De grandes jardinières fleurissent les bouts des tables.... De loin, une mélodie s'élève comme pour braver la tempête du dehors ; dentelle aérienne de notes exquises, elle erre d'une pièce à l'autre, subtile et délicate, comme se jouant aux velours des meubles et aux franges des portières....

Mais nous voici rendus au point qui nous occupe. Nous sommes devant la chambre 999. Comme nous sommes invisibles, nous allons pénétrer dans la pièce et voir sans être vu ; entendre jusqu'aux battements des cœurs de ceux qui sont là."

Quatre hommes, dans des attitudes bien différentes, causent. Ils viennent de terminer un travail à la vérité fort mystérieux. Nous connaissons déjà deux de ces personnages ; l'un est Jas-Carl Mulrooney et l'autre est le journaliste Edward White. Quant aux deux autres, leur rôle dans ce récit sera assez effacé et nous ne perdrons pas un temps précieux à les décrire. L'un est un jeune homme qui paraît avoir vingt ans : physique d'un reporter ou d'un sténographe ; il porte un binocle et ses compagnons l'appellent Reaves. L'autres est un homme entre deux âges, sorte d'Anglo-Saxon, à la tête chauve comme un mur d'église; donnons-lui le nom de James S. Simpson.

Au moment où nous pénétrons dans la pièce, l'An-

glo-Saxon a fini de passer un fil dans un orifice presque invisible qu'il vient de percer dans le mur qui sépare la chambre 999 d'une autre. Ce fil relie maintenant deux minuscules instruments placés tous deux sur de petites tables-bureaux dont l'une est au milieu de la chambre 999 et l'autre collée contre le mur de la pièce voisine.

De ces deux instruments placés sur les tables, l'un celui de la chambre principale, est muni d'un petit disque disposé de façon tout à fait invisible sous la table, à l'autre sont attachés un serre-tête et un récepteur ; le récepteur et le disque sont reliés par le fil dont nous avons déjà parlé. En dessous des deux tables sont également disposées, mais entièrement dissimulées, deux petites batteries surmontées de deux régulateurs destinés à régulariser les récepteurs.

Au moment ou nous avons pénétré dans la chambre 999, avons-nous dit, l'Anglo-Saxon que nous avons appelé Simpson, venait de terminer l'installation de ces mystérieux instruments.

"Voilà, dit-il en se levant, du travail bien fait. L'Argus aux cent yeux de l'antiquité ne verrait pas plus de fil ni de microphone ici que l'on ne voit de cheveux sur mon crâne dont on a dit justement qu'il ressemblait à un skating pour les mouches....

—Ce n'est assurément pas peu dire, fit remarquer le jeune homme au binocle.

—En effet, fit Mulrooney, c'est du travail bien fait, cela, Simpson. Maintenant, mes amis, il faut nous préparer à recevoir la "visite". La scène est prête, décors et accessoires sont en place.... Allons! les trois

coups pour le premier acte.... En place !.... Vous Simpson, vous recevez "monsieur" et vous lui répondez que j'y suis. Quant à vous, Reaves, vous êtes de l'autre côté du mur, assis à la petite table, le chef auréolé du serre-tête ; vous écoutez ce qui se dit ici, et vous notez, vous notez.... M. White est avec vous pour son plaisir personnel et il note ce qu'il veut bien.

A ce moment, le vent hurle dans les fenêtres et tout l'énorme édifice du Château tremble sous l'ouragan.

"Mais êtes-vous bien sûr qu'elle va venir la "visite", par ce temps de chien? demanda Simpson.

—"Elle" viendra, j'en suis sûr, répondit Mulrooney ; et je crois même que nous n'avons plus que le temps de prendre nos places.

Précisément à ce moment-là, un homme frileusement envelop[illegible] un ample paletot fourré, descendait péniblem[illegible]ue des Jardins.

La tempête [illegible] redoublé de violence. Le vent s'engouffrait par bonds furieux dans les rues qu'il emplisait d'un vacarme effroyable. L'homme marchait, la tête penchée ; et ce vent lui brûlait les yeux, lui tirait les lèvres, lui déchirait les joues. A certains moments, il semblait comme sous le coup d'une grande peur. C'est quand le vent, tourbillonnant au-dessus de sa tête dans les grands peupliers décharnés qui entourent la cathédrale anglaise, jetait dans l'espace comme des clameurs d'âmes en peine....

L'homme dût faire de violents efforts pour gravir l'élévation qui conduit au Château. Là, le vent soufflait si fort qu'un instant le hardi piéton qui osait

ainsi le braver dans sa colère crut que l'énorme masse du Château allait s'abattre sur lui.... Enfin ! un dernier effort, et l'homme, tel une avalanche qui tombe du sommet d'une montagne dans la plaine, s'engouffra dans l'une des portes d'entrée de l'édifice.

"La chambre 999? demanda-t-il, hors d'haleine, à un garçon.

"Bonjour, M. Mansot.

—M. Mulrooney, je crois? Nous nou sommes rencontrés, l'autre jour, dans le parc Montmorency, n'est-ce pas ?

—Exactement! Et, dans le temps, j'avais fait allusion, vous vous en souvenez, à un bill que je devais faire passer à la Législature de Québec.... Or, j'ai aujourd'hui besoin d'un homme influent à la Chambre qui se charge de mon bill et le fasse passer coûte que coûte. On vous a recommandé à moi ; et, c'est dans le but de faire à ce sujet avec vous les arrangements nécessaires et définitifs que je vous ai demandé de venir me rencontrer sans faute, ce soir, à la chambre 999, au Château Frontenac. Vous êtes exact au rendez-vous, M. Mansot. La ponctualité est la politesse des députés, sans doute, ici.... en dépit des ouragans?

—Le fait est qu'il fait un temps à monopoliser tous les coins du feu de la t re. Monsieur, je suis à votre entière disposition.

—A la bonne heure, dites-moi, M. Mansot, vous avez rencontré, récemment, à Montréal, M. Bedger?

—Mais, oui.... il y a deux semaines, je crois. J'ai

eu une couple d'entrevues avec lui, dans sa chambre, au Windsor....

— ....au sujet d'un bill incorporant "The Labrador & Gulf Stream Improvement Co. Ltd", n'est-ce pas?

—Comment, vous savez?....

—Alors, M. Bedger, vous a fait connaître la nature de ce bill, l'importance qu'il y attache, sa ferme détermination de le faire passer coûte que coûte à la Législature?....

—J'ai étudié ce bill et j'ai promis à M. Bedger que je m'en chargeais.

—A certaines conditions.... n'est-ce pas?

—Mais.... monsieur....

—Oh ! ne craignez aucune indiscrétion ni trahison ; ce bill du "Labrador & Gulf Stream Improvement Co. Ltd." est aussi le mien ; c'est précisément celui dans lequel je vous ai dit que j'étais intéressé.

—Oh! alors, je suis parfaitement à l'aise.

—Parfaitement, M. Mansot.... Vous prenez un cigare?....

—Volontiers.... Vous êtes bien aimable.... Merci....

—Alors, M. Mansot, vous avez accepté.... les conditions?

—M. Bedger s'est montré à mon égard d'une générosité vraiment royale et je n'ai cru faire autrement que de lui être agréable....

—M. Bedger vous a remis, sans doute? une certaine somme d'argent....pour services que vous nous rendrez?

—Oui, $500.00. C'est vraiment trop bon de sa part...

—Et ce bill? Il va marcher?....

—Je vous promets qu'il va passer comme une lettre à la poste. J'en suis sûr.

—A la bonne heure! M. Mansot, voici une autre somme de $500.00.

—Vraiment! je suis touché, confus, de tant de générosité, de bonté....

—Et je dois vous dire, au reste, M. Bedger a dû aussi vous le promettre, qu'une somme de $2,000 vous sera remise le lendemain du jour où le bill passera.... Alors, tout va bien?

—A merveille !....

Mulrooney se leva, alluma son cigare qui s'était éteint, et dit :

"M. Bedger sera ici dans quelques jours : le moment de la passation du bill sera proche, sans doute. Il nous faudra alors avoir une dernière entrevue, M. Bedger, vous et moi. Nous savons, M. Mansot, que malgré toute votre bonne volonté vous n'êtes pas capable, seul, de faire passer ce bill ; nous avons pensé aux autres, à vos collègues. Nous vous remettrons une somme pour eux ; vous la distribuerez comme bon vous semblera ; vous connaissez vos amis? Nous nous en remettons entièrement à vous.... Est-ce qu'une somme de $3,000. distribuée entre une dizaine de vos amis serait suffisante?

—Amplement ! amplement suffisante....vraiment vous êtes trop bon.... c'est trop, trop de générosité. M. Mulrooney, je veux être franc avec vous ; j'apprécie tout ce que vous faites pour moi; M. Bedger a aussi

été très généreux pour moi.... Vous m'avez promis $2,000 quand le bill sera passé.... Encore une fois c'est royal !.... c'est princier !.... Je dois vous dire que j'ai tous mes confrères députés sous la main; comme président du comité des bills privés, je suis beaucoup aidé par eux dans la législation qui m'intéresse. Vous savez.... chaque député, dans un temps ou dans un autre, a besoin de quelque chose.... Quand un bill vient devant le comité pour être étudié, c'est une bonne chose d'avoir avec soi le président. Les bills de mes confrères viennent et tous ces pauvres diables de collègues savent que je peux leur être utile en appuyant leur bill. Aussi, je peux compter sur eux tous quand, à mon tour, j'ai un bill à faire passer....

—Pensez-vous, M. Mansot, que notre bill va pouvoir venir bientôt devant le comité?

—Je crois que dans une dizaine de jours, il sera devant nous.

—Tant mieux !.... Plus vite il passera, mieux ce sera. Donc, c'est entendu, nous aurons, la semaine prochaine.... disons.... mardi, à huit heures, le soir, ici même, une dernière entrevue et nous réglerons.... de tout compte?

—C'est entendu.

Les deux hommes se tendirent la main et Mansot sortit.

Au dehors, la tempête mugissait toujours, comme un taureau en rage.

XII

La gaffe

Dans un coin de la salle, Octave Lamirande trônait au milieu d'une demi-douzaine de braves cultivateurs qui, pour la circonstance, avaient laissé leur brule-gueule culotté à la maison et fumaient de monstrueux cigares dont ils crachaient la fumée comme des cheminées d'usine.

C'était Lamirande qui avait décidé les électeurs du comté de l'Achigan à offrir un banquet à leur député et, afin que ce "balthazar" n'eût pas l'air de tomber comme une chenille dans un plat de salade, ou plutôt afin qu'il ne parût pas, aux yeux des adversaires, comme une machine d'élection, il avait donné pour prétexte la récente nomination de Donat Mansot à la présidence du Comité des Bills Privés.

Aussi, adversaires comme partisans devaient se presser autour des tables. On avait vendu plus de deux cents cartes d'admission et les électeurs étaient venus de tous les coins du comté.

A la campagne comme à la ville, on festine en tout temps et en l'honneur de beaucoup de choses. L'habitude de faire ripaille pour honorer quelqu'un ou quelque chose se perd dans la nuit des temps. Sans doute, la première noce du genre a eu lieu au sortir de l'arche lorsque Noé, voulant se réjouir de son propre salut,

se livra à la suite de ripailles en règle à une danse tellement bachique, tellement scandaleuse, qu'il en indigna son fils Cham lequel pour ce sujet fut maudit, comme on le sait, jusqu'à la consommation des siècles ; châtiment mérité, du reste, auquel personne n'a encore trouvé à redire. Depuis ce temps, la race humaine n'a pas cessé de montrer sa joie en dinant copieusement : elle a même pensé que ce qui convenait à la joie pouvait également convenir à la tristesse, en vertu, probablement de la Sagesse des Nations qui veut que les extrêmes se touchent et, de même que nous n'avons qu'un seul costume pour les mariages et pour les enterrements, ainsi on a institué les repas funèbres, les repas de noces, les repas officiels et les repas d'anniversaires.

Quoi qu'il en soit, a fait, un jour, remarquer avec esprit un journaliste, l'usage de faire bien manger les gens pour leur faire partager notre allégresse, apparait, en réalité, sous un jour peu flatteur pour la nature humaine, et, à la rigueur, une carte d'invitation à un banquet devrait vouloir dire à celui qui la reçoit : "Mon bonhomme, comme il ne t'arrive pas tous les jours de manger à ta faim, j'ai songé, pour te rendre l'humeur un peu plus folâtre, que le meilleur moyen serait de te nourrir sans qu'il t'en coûte ; alors, viens donc diner avec moi...."

Le banquet offert à Donat Mansot avait lieu dans la salle publique de la paroisse de Saint-Médor, le chef-lieu du comté. La pièce était somptueusement décorée de banderoles tapageusement tricolores piquées ici et là, de couronnes de verdure artificielle qui entou-

raient les portraits des principaux chefs politiques du pays. Au-dessus de la table d'honneur, on avait pendu le portrait en pied du héros de la fête

Tout le monde attendait maintenant l'arrivée du député et du maire de la paroisse qui devait présider le banquet. Les convives avaient revêtu leurs plus beaux habits du dimanche et les chemises et les collets sentaient l'empois à deux pas à la ronde. Ce retard des officiels provoquait, à la vérité, chez les convives, un véritable supplice de Tantale ; et les yeux se tournaient goulûment vers les tables que doraient les choses les plus appétissantes du monde : petits pains jaunets, gâteaux aux mille chatoyantes couleurs, fruits dorés, tartes croustillantes, bonbons les plus savamment assortis, petites bouteilles rubicondes au liquide d'argent et d'ambre....

"Vous avez là, disait Lamirande, un député qui vous fait certainement honneur.

—Ben sûr, repliqua un de ses auditeurs, et m'est avis qu'il sera sûrement élu par acclamation à la prochaine élection.

—C'est ce que le comté devrait faire, répondit l'avocat ; c'est ce qu'il fera. Mansot me parait l'idole ici.

—Croyez-moi ou croyez-moi pas, disait un autre interlocuteur de Lamirande, j'vas vous dire que j'ai toujours été contre M. Mansot ; mais j'commence à en revenir....C'est la faute aussi pas mal à Duchamps qui s'est présenté contre lui à la dernière élection ; il s'est montré envers nous autres, qui avaient travaillé pourtant pour lui jusqu'à en perdre le boire et le manger, il s'est montré, monsieur, une vraie fripouille!....

J'dis ben, une vraie fripouille. J'vous dis qu'. nous a pas même dit merci pour tout not' ouvrage, pour nos pauvres chevaux qui avaient charrié les voteurs de paroisse en paroisse et pour l'argent qu'on a dépensé pour lui.... oui, une vraie fripouille !.... Aussi c'lui-là, s'i s'présente encore le diable peut ben l'emporter, j'vous en passe un papier.

—Monsieur Mansot est bougrement plus monsieur qu'ça, remarqua un autre admirateur du député.

—Vous avez raison, mon ami, dit Lamirande. Et puis, c'est un honnête homme qui ne prendrait pas un sou de l'argent de la province ; un bûcheur qui travaille consciencieusement et pour son comté et pour son pays. Celui-là, vous n'entendrez jamais dire qu'il a trempé les mains dans quelque tripatouillage de la politique.

—C'est curieux, fit remarquer un autre ami du héros, c'est curieux comme l'père Mansot n'a jamais pu digérer qu'son fils soye un député. Il a gardé une dent terrible contre lui et Jos à Baptiste m'a dit qu'il voulait pu le voir pour un quiable.

—Ouah ! repliqua un nouvel interlocuteur, l'père Mansot est un vieux grippe-sou qui voudrait que son garçon lui rapporte tous les ans d'quoi acheter toutes les terres des voisins. Il voudrait qu'i fasse, comme on dit, des "grattages".

—Oui, mais c'est pas un homme à ça, M. Mansot, repliqua un autre....

Tout à coup, une clameur s'éleva à la porte : "Hourrah ! Hourrah ! pour Mansot !"

Le député, serrant de tous côtés les mains qui se tendaient vers lui, entra précédé du maire.

Lamirande se détacha aussitôt du groupe et alla se joindre à son ami qui prenait sa place à la table d'honneur.

"Un succès, mon vieux, un triomphe !.... Ta prochaine élection est désormais assurée. Tu vois comme j'ai bien arrangé cela....

Maintenant, tout le monde est à table et, un instant, la parole est aux fourchettes. Mais les premières bouchées avalées, les cris, les lazzis, les bons mots, les interpellations fusent de tous les côtés.

"Voilà une petite soupe, fait remarquer à haute voix, Jérémie Bicorneau, le comique de la place, qui est bougrement meilleure que la soupe aux "arbres Saint-Jean" de Catherine....

Tout le monde éclate de rire, et, du coup, Bicorneau est le héros de sa table.

Aussi, encouragé par son premier succès, Bicorneau continue

"Asteur, dit-il, i va s'agir d'savoir si c'est avec la fourchette, avec le couteau ou avec la cuillère qu'on va débiter c't'espèce de hareng boucané....

—Ça, c'est une entrée, qu'on appelle, fit remarquer à Bicorneau son voisin qui avait déjà assisté à un banquet des Assureurs-Vie à Québec.

—Eh ben! ton entrée, mon vieux, hurle Bicorneau, on va se l'entrer là pour pu qu'a sorte jamais....

Et il avala d'une bouchée la malheureuse sardine à l'huile.

Tous les convives se tordent et la vague de joie

monte, monte à mesure que commence à descendre avec une vertigineuse rapidité le niveau du liquide d'argent et d'ambre des petites bouteilles rubicondes. .

—Mets-en pas dans tes poches ! crie un autre loustic à son trente-sixième voisin qui prend un fruit dans un plateau.

—Toi, mêle-toi de tes affaires ! riposte le trente-sixième voisin ; quand même qu't'arait déjà été aux Etats, tu sais, c'est pas une raison pour essayer de rire des autres....

—Contes-y ça, Poléon ! crie, la bouche pleine, Arsène Lapoigne.

Une p'tite chanson par Monsieur Jérémie Bicorneau, propose l'un des plus bruyants admirateurs du comique.

—J'sais rien que des "tantum" riposte l'interpellé et pi j'sus t'enrhumé....

Tout à coup, on entend le son cristallin d'un couteau sur un verre et, solennel, monsieur le maire se lève :

"Messieurs, dit-il, nous allons boire à la santé du Roi.

—I y est pas, fait remarquer un farceur, mais on va boire quand même.

Tout le monde se leva et le maître-chantre de la paroisse qui assistait à la fête, entonna d'une voix de stentor "O Canada" que tous les convives reprirent en chœur.

"Au Pape!" proposa encore Monsieur le maire.

"C'est le temps de chanter ton "tantum" Bicorneau ! cria une voix.

Le président annonça, enfin, que l'on allait boire à la santé de "notre hôte". Des applaudissements frénétiques, sauvages, éclatèrent ; et, telle était la popularité de Donat Mansot, en cette fin de banquet, que pour mieux l'applaudir, adversaires comme partisans montèrent sur les chaises, escaladèrent les tables et lançèrent au plafond tout ce qui leur tombait sous la main.

Puis, il y eut grand silence.

Donat Mansot parla pendant près d'une heure. Ce fut un long plaidoyer en faveur de l'administration Thouin, une confession générale d'une longue série de bienfaits accomplis pour le comté de l'Achigan, un hymne à la province.

Et, c'est sur le dos de cette heureuse province que Donat Mansot, emporté par le génie malfaisant de l'éloquence inspirée, lança l'empoignante péroraison de son discours qui, quelques jours après, lorsque l'écho en parvint à Québec, fit rugir le ministère tout entier.

"Et pour terminer, messieurs les électeurs du beau comté de l'Achigan, disait Mansot, n'ai-je pas eu raison toujours, en ma jeune carrière, de conserver ce fol espoir, de caresser ce beau rêve: celui de voir grandir, grandir toujours, sur les bords du Saint-Laurent cette colonie qu'y fonda Champlain, il y a trois cents ans ; celui de donner au monde le spectacle d'une autre France florissante et vigoureuse, de ce côté-ci de l'Atlantique.... Et notre orgueil voit dans l'avenir, messieurs, le rameau vert transplanté sur un sol nouveau, devenu un arbre majestueux om-

brageant de ses bras puissants une partie de ce vaste héritage sur lequel "le soleil ne se couche jamais" [1]...

Puis, pendant quelques minutes encore, l'orateur parla de l'annexion de l'Ungava, cette "autre province" découverte par le présent premier ministre de Québec ; cette "terre à bois" immense, monstrueuse, ce vaste pays de chasse et de pêche, paradis encore ignoré des touristes américains....

"Mais, messieurs, continue Mansot emporté tout à coup par ce vent de folie qui, un jour ou l'autre, mais infailliblement, dans le cours d'une vie, pousse l'homme le plus modéré, le plus refléchi à la gaffe, et à la gaffe dite monumentale, à moins, messieurs, que l'on n'apporte à notre politique en général plusieurs modifications radicales dont quelques-unes vaudraient encore mieux que l'annexion d'un territoire, fût-il couvert de tout le bois de l'univers ; à moins que l'on ne donne, par exemple, tous ses soins à la colonisation, à l'agriculture, la saine, la respectable et l'unique source de la prospérité de notre pays, à moins de cela, messieurs, notre nationalité est fichue, dussions-nous nous annexer le Pôle Nord et le Groenland!.... Et, pour terminer, un mot de suggestion. Si l'on veut utiliser le nouveau territoire, c'est d'y envoyer tous les marchands de bois du pays et laisser comme cela nos colons travailler en paix sur leurs terres. On

---

1—On n'a jamais pu savoir exactement si cette page que résumait Donat Mansot en guise de discours électoral à ses électeurs, a été écrite par Jules Verne ou par un ancien ministre de la province.

séparerait de cette façon le domaine forestier du domaine de la colonisation, et toutes les misères, de ce côté, seraient finies, grâce à cette exportation en masse des marchands de bois dans l'Ungava....

Maintenant, sur la route toute blanche éclairée seulement de la lumière falote des étoiles qui brillent dans le bleu sombre d'un beau ciel d'hiver, les convives du "banquet Mansot", étourdis et somnolents, engoncés dans les paletots fourrés, retournent en leurs demeures.

Dans un large "berlot" qui les conduit à la station du chemin de fer, Donat Mansot et Octave Lamirande sont silencieux. On dirait que le trot régulier et monotone du petit cheval et le son des grelots tintinnabulants les ont endormis pour toujours.... Sur le petit siège de la voiture, le cocher, la tête penchée, semble dormir, lui aussi....

Tout à coup, Lamirande comme s'il se réveillait soudain, se tourne vers son ami :

'Mon vieux, lui dit-il, tu viens de signer ton arrêt de mort....

—Hein?.... Quoi?....

— ....Oui, ta mort politique.

—Explique-toi.... enfin !

—Mais, malheureux !.... l'Ungava?.... Cette suggestion !.... Mais où avais-tu donc la tête ?....

Et l'on n'entendit plus, dans la nuit claire, que les grelots monotones et le grincement des lisses d'acier du "berlot" sur la neige durcie.

XIII

Pour trente deniers.

"Vous savez, M. Mansot, ce bill a une extrême importance pour moi ; s'il devient loi, il peut rapporter des richesses inouïes à ses promoteurs comme à moi-même. Toutes nos précautions sont prises maintenant pour mettre à exécution le grand projet qu'il comporte et il serait malheureux, vraiment, que votre Législature le rejetât.... Aussi, je ne veux pas lésiner ; je serai généreux, je vous le répète, à votre égard, comme envers ceux de vos collègues que vous désignerez....

—Je vous ai affirmé déjà, M. Bedger, que votre bill était entre bonnes mains et que vous n'aviez aucune crainte à entretenir sur son sort qui sera aussi heureux que vous le désirez.... Je me suis mis déjà en relations avec tous les membres de la Chambre Haute que je crois susceptibles de s'intéresser à ce bill et sur qui nous pourrons compter avec sécurité....

—Avez-vous quelques arrangements faits avec ces messieurs?

—Des promesses seulement.... pour le moment. Je crois qu'ils ne seront pas trop exigeants....

—Il ne s'agit pas de cela ; il suffit que nous puissions être sûrs d'eux. Vous ne pensez pas, M. Mansot,

qu'il y aurait d'autres personnages à soigner dans la Chambre Haute.

—Je ne le crois pas.... Ceux-là suffisent ; ils sont les poids lourds....

—Et que devrions-nous donner à.... ces poids lourds?

—Peu....

—Mais encore?.... Dites un chiffre pour chacun d'eux.

—Disons : $1,000 à l'un ; $500.00 à l'autre et $200.00 au troisième.

—Pourquoi à l'un $1.000 et à un autre, $200.00 seulement?

—Parce que.. parce que.... Parbleu....! Parce qu'ils ont des appétits différents.

—Supposons que l'un découvre qu'il a reçu moins qu'un autre ?

—Ni l'un ni l'autre ne le saura jamais.... du moins tant que le bill ne sera pas passé....

—Je vois....

M. Bedger, je désire vous montrer combien j'apprécie ce que vous avez fait pour moi ; je veux jouer franc jeu avec vous.... M. Mulrooney s'est montré, lui aussi, très généreux à mon égard....

—Au fait, vous avez vu Mulrooney, la semaine dernière?.... il vous a remis quelque chose, n'est-ce pas?

—Oui, cinq billets de cent piastres.... A propos, j'ai beaucoup de misère à m'habituer à vos billets de cent piastres.... Ils ont pour moi l'air d'un journal.... Et puis, ils sont très difficiles à changer....

—Mulrooney, comme moi, vous a promis qu'il y

aurait pour vous une somme de $2,000 quand le bill sera passé?.... Cette fois, nous vous donnerons la somme en billets de une.... deux.... trois.... comme vous voudrez....

—Vous êtes bien aimable...."Very decent"....

—Et maintenant, M. Mansot, nous allons récapituler. Le bill, m'assurez-vous, est entre bonnes mains ; tant mieux .... Il viendra devant le Comité la semaine prochaine ; tant mieux encore .... Je vous le repète, plus vite il passera, mieux cela sera et plus je serai content. Maintenant, je vous ai remis à Montréal, lors de notre première entrevue une somme de $500.00 ; Mulrooney, ici même, vous a donné un autre montant de $500.00 ; et sur notre parole d'honneur, il vous est promis une somme de $2,000 quand le bill sera passé. Entre temps, vous vous assurez les services de trois membres de la Chambre Haute : $1,000 pour l'un, $500.00 pour l'autre et $200.00 pour le troisième.... Est-ce cela?....

—A la lettre.

A ce moment, on frappa légèrement à la porte et un garçon entra portant dans les bras, un immense plateau qu'il déposa sur la table.

—Vous dinez avec moi, M. Mansot?.... C'est entendu....

—Vraiment, M. Bedger,.... vous me comblez.... je suis confus.... et je ne sais.... comment.... comment vous remercier de tant de bonté à mon égard....

—En faisant simplement passer le bill du "Labrador

& Gulf Stream Improvement Co", répondit Bedger en riant.

La conversation qui précède se tenait, le lecteur intelligent l'aura, sans doute, depuis longtemps deviné, dans la chambre 999 du Chateau Frontenac, entre le détective Bedger et le député Donat Mansot fidèle au rendez-vous que lui avait donné, la semaine précédente, Jas-Carl Mulrooney. Les promoteurs du bill du "Labrador & Gulf Stream Improvement Co." voulaient à tout prix et le plus tôt possible le faire passer par le gouvernement de Québec et ils avaient à ce sujet pressé leurs agents secrets.

Sur la table maintenant s'étalaient les plus appétissantes choses du monde ; les petits plats rutilaient. Pendant quelques minutes, le député et le détective mangèrent du plus consciencieux appétit.

—Vous aimez le vin? demanda Begder au député.

—Les vins mousseux seulement.... Je préfère à tout le Bourgogne.

—Nous en avons du meilleur cru aux Etats-Unis.... Si vous me le permettez, je vous en enverrai une caisse de New-York.... A propos, vous connaissez, sans doute, New-York?....

—Je suis forcé de vous avouer que je n'ai jamais mis les pieds dans cette grande ville....

—Que diriez-vous d'un petit voyage à Old Orchard, l'été prochain?.... J'y passe l'été.... Vous viendrez me faire une visite.... et nous passerons huit jours ensemble.... Cela vous va?

—Vous êtes vraiment.... charmant, M. Bedger.

—Vous viendrez alors avec Madame Mansot?....

—Pardon.... célibataire.... pour vous servir.... mais j'ai encore mon père.

En cette minute délicieuse, une fois encore le souvenir de la malheureuse jument paternelle traversa l'esprit de Donat Mansot; mais, était-ce l'effet déjà bienfaisant des billets de banque, fruits des "grattages" si chers au cœur du père Mansot et dont le fils pouvait en cet instant palper dans ses poches le doux tissu?.. ou était-ce plutôt l'éffet émotionnant du Bourgogne?.. toujours est-il que le souvenir du "va dételer la jument" du père fut moins amer, cette fois, au cœur du jeune député.

Les deux amis en étaient à présent au cigare.

Vous pardonnerez mon insistance, fit le détective en frottant une allumette et en offrant du feu au député qui alluma son cigare, vous me pardonnerez, mais j'en reviens toujours un peu à notre bill. Il me tient tant au cœur, voyez-vous!.... Pensez-vous qu'il y ait, dans ce projet de loi, quelque chose qui soit contraire à l'esprit des lois de votre pays?....

—Oui.... je vais vous le dire franchement.... Il y a cette clause relative à la fabrication et à la vente de l'alcool tiré de la banane.

Alors.... Vous pensez?

—Cela ne fait absolument rien.... Le bill passera quand même.... On ne s'arrêtera pas à ces vétilles..

—On fait bien.... surtout quand il s'agit d'un projet dont le pays peut tirer les plus grands avantages.... Une autre chose, M. Mansot, jusqu'à présent, il n'a été question, entre nous, que des membres de la Cham-

bre Haute.... Mais ceux de l'Assemblée Législative.. en êtes-vous aussi parfaitement sûr?....

—J'en suis encore plus parfaitement sûr.... cependant, vous comprenez à des conditions.... comment dirais-je?.... à des conditions identiques.... Cela me gêne toujours un peu de parler de ces choses-là....

—Vous avez tort, M. Mansot, grandement tort.... D'après l'expérience que j'ai acquise dans mes voyages, je suis convaincu que tout le monde aime à gagner de l'argent. Tenez, le président des Etats-Unis lui-même, quand il veut avoir de l'argent sans trop se déranger, demande au Congrès d'élever l'impôt sur un article quelconque afin d'amener les corporations.... Tous les efforts sont dirigés vers la toute puissante piastre.... J'ai pris l'habitude de bien payer tous ceux qui travaillent pour moi.... Il n'y a donc aucune honte à accepter de l'argent quand on a travaillé pour le gagner.... Vous disiez donc que vous étiez sûr de vos collègues de la Chambre Basse.... à certaines conditions.... Il vous faudrait alors?

—Je crois qu'une somme de $2,500 répartie en petites parts égales à ceux que je croirais les plus récalcitrants au bill.... je crois que cette somme serait suffisante.... oui.... je le crois....

—Qu'à cela ne tienne, M. Mansot .... Je donnerai instruction à Mulrooney, et cela dès demain, s'il le faut, de vous remettre cette somme que vous saurez distribuer à bon escient....

—Vous pouvez être assuré que ce montant sera amplement suffisant pour toute l'affaire.... Je crois

même.... tenez.... je crois que l'on pourrait diminuer le montant déjà alloué pour la Chambre Haute..

—Non, non, je préfère donner toute la somme et être sûr que le bill ne souffrira aucune difficulté.... Toutefois, si vous croyez, franchement, que celui à qui nous accorderons $1,000 en a trop et qu'il marcherait avec un peu moins.... eh ! bien, divisez la somme et donnez-en une partie à un quatrième membre.... ou encore à celui qui en aura le moins.....Enfin, faites comme vous l'entendrez, M. Mansot.... Vous êtes libre.

—Réflexion faite, je crois qu'il faut mieux nous en tenir au partage que nous avons décidé.

—Alors, tout est réglé .... tout va bien .... A l'œuvre maintenant, mon cher monsieur Mansot, et croyez que je vous souhaite plein succès.... Il est entendu que si d'ici au jour où notre bill sera étudié vous avez besoin de moi, je serai ici.... jusqu'à la fin....

Les deux hommes se levèrent et Donat Mansot sortit.

A peine eut-il disparu que la porte du cabinet qui communiquait avec la chambre 999 s'ouvrit et le journaliste White sortit en s'écriant :

"Ça y est !.... Vous pouvez être sûr que le bill passera....

—Vous étiez au récepteur du détectaphone?.... Vous avez tout entendu?....

—Parfaitement.... Je publierai, dans quelques jours le plus beau "scoop" du siècle.... Merveilleux !.... franchement, c'est merveilleux, ce petit instrument !..

M. Reaves m'a donné souvent le récepteur.... A certains moments, on entendait le souffle du député; c'est d'une précision ....

—Mais, au moins, M. White, n'allez rien publier avant que notre bill soit devenu loi. Vous feriez tout rater.... Vous avez votre but ; nous avons le nôtre. Ce projet de loi, veuillez bien le remarquer, n'a rien de fictif. MM. Sharpe, Stevenson et Hall existent.... vous les avez connus du reste.... et ils entendent bien obtenir les privilèges qu'ils demandent à la Législature de Québec. Ils seraient fort désappointés si le projet ratait....

Il était neuf heures. Donat Mansot, ne se sentant pas l'envie de dormir ou de s'enfermer dans sa chambre, décida d'aller passer le reste de la soirée dans un "scope" de la rue Saint-Jean. Un drame que l'on représentait sur l'écran lumineux et dont un célèbre détective jouait le rôle principal, l'intéressa beaucoup. A la fin, il rit franchement de la mine piteuse et si naturelle que sut prendre l'acteur chargé du rôle de la victime quand, après de palpitantes péripéties, entre autres une course sur les toits, il dut, de par la volonté du librettiste, tomber dans les filets si habilement tendus du détective....

XIV

La minute tragique

La session, maintenant, tirait à sa fin.

Rien ne ressemble moins au couronnement de plusieurs mois passés à la fabrication des lois d'un pays que la fin d'une session parlementaire et rien n'est plus semblable à une fin d'année scolaire qu'une fin de session parlementaire : même tapage, mêmes jeux, mêmes brimades. Les ultimes leçons des dix mois scolaires et les bills de la dernière heure en voient assurément de toutes les couleurs. Au Parlement, cela commence quinze jours avant la fin alors que l'on se met à vider les pupitres de tout ce que plusieurs mois de travaux ardus et compliqués y ont accumulé.

Des galeries, les spectateurs s'amusent....

On s'amuse toujours, du reste, à la Chambre. C'est que l'on peut y observer, en tout temps d'une session une collection de types comme il n'est pas souvent donné d'en voir d'un seul coup d'œil. Et on les observe dans leurs attitudes les plus diverses ; tantôt dans le sans-gêne engageant de l'homme d'intérieur, tantôt dans la posture la plus digne de l'homme public. Nous voyons, dans la collection, se coudoyant, l'homme qui travaille et qui bûche et celui qui ne fait rien ; l'homme correct et digne et l'homme débraillé et insouciant ; celui qui est là pour travailler à la pros-

périté du pays et au bien-être de la population et celui qui veut simplement gagner son salaire ; celui qui a le souci d'être quelqu'un à la Chambre et celui qui "attend qu'on sorte".

Ajoutons qu'une séance à la Chambre est une salutaire leçon de choses.... morales.

A peine la cloche a-t-elle sonné la reprise des travaux parlementaires qu'ils rentrent tous, ministres et députés, pour s'atteler, de longues heures durant, à la rude tâche de confectionner nos lois,.... Grandes et nobles figures que tous ces esclaves du suffrage ; hommes "émerveillables" qui consentent pour une infime indemnité à sacrifier leur temps, leur travail, leur talent, à leurs semblables, ingrats et oublieux. Ils ne craignent pas de s'exposer à toutes les intempéries des saisons pour venir remplir leurs devoirs. Ils savent que le pays a besoin d'eux et cela leur suffit.... A peine assis dans leur fauteuil, ils se recueillent pour mieux écouter l'inspiration du patriotisme. Leur attitude penchée indique à quel fécond labeur ils se livrent pour forger ces lois concises qui font le bonheur du peuple.... Des gens sans respect prétendent qu'ils dorment, mais ce sont là calomnies atroces ; ils pensent et ce spectacle est réconfortant....

Or, en cette séance de fin de session, le 30 mars, 19...., le député Robert Hébert étant à faire un discours sur la réduction des armements dans la province, il se produisit un événement qui devait non seulement prolonger la session de plus de quinze jours, faire parler sérieusement de démission en bloc du cabinet

et creuser des vides dans les rangs serrés des parlementaires, mais marquer une étape véritablement tragique dans la marche de la politique québecoise.

On était donc, cette après-midi, à l'étude du budget et l'on venait d'attaquer l'"item" qui avait trait à l'embellissement des abords des édifices du Parlement; l'opposition faisait remarquer au gouvernement que les canons de luxe placés comme ornements sur certains coins de gazon, n'étaient pas toujours en bon état et le député Hébert avait saisi l'occasion pour suggérer aux ministres qu'il était vraiment temps, en ce siècle de conventions de la Haye, de réduire les armements dans la province. Au milieu d'un long discours, il rappelait à ce sujet l'exemple du Luxembourg :

"Pendant plusieurs années, Monsieur l'Orateur, disait-il, les autorités luxembourgeoises avec la même patience et la même ardeur que Noé mit à construire son arche, avaient réussi à fondre un canon, un seul, mais un canon tel qu'en pourraient rêver la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Quand il fut terminé toute la population l'installa en grande pompe sur l'une des places publiques. Il faisait l'admiration de tous les Luxembourgeois et la terreur des étrangers. Le jour de son inauguration on tira un boulet, histoire d'en faire l'essai et voici ce qui arriva. Le boulet fila pendant des lieues et des lieues, Monsieur l'Orateur ; il traversa la frontière allemande, fit encore plusieurs lieues et s'en alla tomber dans une rue de Berlin au milieu d'un groupe de militaires occupés à fourbir leurs armes pour la prochaine guerre. La terreur fut indicible. On avertit le Kaiser. Celui-ci ordonna une

enquête pour savoir d'où partait le boulet. L'enquête bien menée, aboutit à la découverte du "Krupp" luxembourgeois. Aussitôt, les autorités militaires de la principauté reçurent un ordre d'avoir à cesser les "hostilités" sous peine d'être l'objet d'une conférence de diplomates à Londres. On eût sur le champ déclaré la guerre au Luxembourg que la population n'eût pas été plus terrorisée que par la seule perspective du châtiment dont on la menaçait. L'on s'assembla et l'on, délibéra. Alors, on résolut, comme solution à la question, d'amputer du quart la gueule du fameux canon et l'on fit en sorte, Monsieur l'Orateur, que quand on tirait de ce canon le boulet ne dépassât pas d'une ligne la frontière.... C'est cela, Monsieur l'Orateur, c'est cela la réduction bien entendue des armements.... Nous, de cette province...."

A ce moment une terrible exclamation poussée par un député en même temps qu'un long murmure se fit entendre à l'extrême droite et un énergique "Order" du président retentit jusque dans les coins les plus reculés de la salle.

Le député Charron était à lire le "Dominion" qu'un page venait de lui apporter quand il poussa cette intempestive exclamation qui avait amené des interjections de toute nature de ses voisins et l'appel à l'ordre du président. C'est que le député Charron venait de lire sur la première page de son journal ce titre monstrueux, et dans le fond et dans la forme, ce titre qui était une épouvantable révélation, un cri affreux dans la nuit des consciences endormies par le doux "far niente" des travaux sessionnels :

LA CORRUPTION A LA LEGISLATURE DE QUEBEC.

Un deputé se vend à des Américains et offre en vente plusieurs de ses collègues.

SCANDALE SANS PRECEDENT

L'Opinion publique, indignée, exige une enquête Il faut que la lumière se fasse. Nous publierons des noms dans quelques jours.

Suivait un article d'une violence inouïe contre le gouvernement et, plus particulièrement, contre les députés.

La foudre eût tombé sur la grande tour du Parlement que la panique n'eût pas été plus complète dans la salle de l'Assemblée Législative. On ne ruait en masses compactes sur les pupitres des députés qui avaient le "Dominion" et les pages reçurent ordre d'aller chercher au bureau de poste tout ce qui restait de numéros de ce journal. Puis, la feuille circula sur toutes les banquettes. Un moment, la scène fut indescriptible. On vociférait, on lançait des exclamations, les unes exprimant la plus profonde surprise et les autres la plus violente indignation ; on protestait et on réclamait justice. Le député Hébert tenta de continuer son discours mais force lui fut de reprendre bientôt son siège ; assurément, la minute n'était pas à la réduction des armements. Les "orders" du

président se succédaient sur tous les tons, suppliant indignés, scandalisés, mais vains.

Les ministres maintenant lisaient le "Dominion et s'efforçaient de garder le calme qui doit les carac tériser dans des tempêtes de cette nature. Malg: tout la figure du premier passait par toutes les cou leurs de l'arc-en-ciel des passions humaines à mesur qu'il avançait dans la lecture de l'article.

Finalement, le député Laserge, de l'opposition, s leva. Brandissant au-dessus de la tête de ses voisins le journal d'Edward White, il demanda au premier ministre s'il avait pris connaissance de l'article accusateur et quelle mesure il entendait prendre. Puis, pour la forme, il demanda au président la permission de lire l'article.

Cet article du "Dominion" était un long réquisitoire contre les membres de la Législature que le journal traitait à colonnes que veux-tu de "boodlers", de "grafters", de vendus, de potviniers. Il annonçait que l'auteur de l'article avait en sa possession des preuves irréfutables qu'il se commettait dans l'enceinte du Parlement de Québec ; actes de corruption honteux et qu'il était en mesure de porter des accusations directes contre certains membres des deux chambres qui s'étaient vendus comme du bétail, qui avaient reçu de fortes sommes d'argent pour faire passer un bill mauvais par sa nature et dont certaines clauses, passées comme les autres, étaient contraires à l'esprit des lois de ce pays. En terminant, l'auteur qui, évidemment, tout en paraissant affirmer des choses dont il était sûr, visait un peu, beaucoup, à l'effet

de son "scoop", annonçait que dans quelques jours, il publierait les noms des coupables.

La lecture de l'article fut interrompue, à chaque ligne, des cris hurlés sur tous les tons de "Honte ! Honte "

Ainsi, jusqu'au bon plaisir de ce journaliste une épouvantable épée de Damoclès allait rester suspendue sur la tête de chaque membre de cette Chambre.... et de l'autre. Les coupables, en cette minute tragique, c'étaient, et cela pour un nombre de jours indéterminé, c'étaient tous les députés; c'était Hébert, c'était Charbonneau, c'étaient Gringoire, Gorris, Charron, Langlais, enfin, c'étaient tous les députés du côté de l'opposition comme du côté ministériel; c'étaient tous les ministres, du premier jusqu'à celui qui n'a pas même de portefeuille ; c'étaient tous les Conseillers Legislatifs....

C'était trop fort, vraiment! Toute la députation, du reste, s'en rendait compte, il fallait une enquête, immédiate, sans le plus léger retard, une enquête sérieuse, sévère, lumineuse. Au nom de toute la Chambre, c'est ce que demanda le député Laserge au premier ministre. Un instant, un énorme silence plana dans la salle. Pas un seul député, en ce moment, ne se cachait la gravité de la situation. L'honneur de chacun d'eux était attaqué : la réputation de tout un corps législatif, le plus respectable assurément de tout le pays, souffrait ; la bonne renommée même de la province de Québec, était ternie. Qui était le véritable coupable? Quel était l'infâme Esau qui, après s'être lui-même ignoblement vendu à des étrangers, avait osé échanger quelques-uns de ses collègues con-

tre un plat de lentilles? Quelle était la qualité de ces lentilles? Assurément, l'infâme avait touché une somme énorme si l'on réfléchissait bien à la qualité de la marchandise troquée. C'était là tout autant de points d'interrogation qui, en cet instant solennel, se dressaient, énormes et inquiétants, devant les membres épouvantés de l'Assemblée Législative de Québec. Et puis, qu'allait dire, qu'allait faire le Premier Ministre, le bouc émissaire chargé de tous les péchés indéterminés de l'Israel Législatif, celui dont les épaules ont à porter la responsabilité de la réputation et de l'honneur des représentants du peuple de cette province, le seul qui, à vrai dire, aura logiquement à faire face à la musique?.........................

Mais celui-là se leva bientôt, grave et solennel, et il ne prononça que ces simples mots :

"Monsieur le Président, nous aurons une enquête, dès demain s'il le faut ; une enquête complète, où il faudra aller jusqu'au bout, jusqu'au fonds et au tréfonds de l'affaire.... Les coupables seront démasqués et ils seront punis. Notre honneur à tous est en jeu et nous ne pouvons permettre à personne de jouer avec notre honneur qui est celui de notre province.... Quels que soient les coupables, Monsieur le Président, il faudra qu'ils disparaissent ....

Un soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines.

Un député de l'Opposition fit alors remarquer que les Chambres devaient être ajournées, le lendemain, pour les préparatifs au bal de réception que le gouvernement de Québec organisait en l'honneur du nouveau

gouverneur du Canada. Tous les députés, devant cette objection sérieuse à une enquête immédiate, opinèrent du bonnet et leurs regards se tournèrent, inquiets, du côté des banquettes ministérielles d'où partaient toujours les réponses décisives.

Cette fois, ce fut le ministre des Travaux Publics qui, au nom du cabinet, répondit :

"Monsieur le président, dans une pareille occurrence, il n'y a pas de bal qui tienne....

XV

Le Bal du Gouverneur.

Sous la lumière des lustres qui pailletait les habits noirs et mettait des fleurettes scintillantes sur les épaules nues, Donat Mansot marchait lentement à côté de son ami Octave Lamirande. Ils se trouvaient dans la fastueuse salle de l'Assemblée Législative transformée en salle de bal.

"Je te le répète, mon cher, c'est ce soir la meilleure occasion que tu puisses jamais saisir par les cheveux de rencontrer le premier ministre et de lui demander de t'aider, tout en lui avouant ce qui est arrivé. L'atmosphère d'un bal est toujours plus propice aux pardons que celle d'un bureau officiel ou d'une salle de délibération. Tu prendras le Premier de bonne humeur, tu lui expliqueras tout, tu avoueras, et il t'aidera.. au moins de ses conseils. Tu vois, il semble déjà bien disposé.... Aux yeux de son factotum, le ministre des Travaux Publics, il ne devait pas y avoir de bal qui tînt devant une enquête immédiate.... et le bal a lieu comme si rien n'était. Pour moi, c'est bon signe.

Et, joyeux, Lamirande ajouta :

"Et nous aurons ainsi, de plus, joui du spectacle de cette belle fête....Si tu veux je te présenterai à la Prin-

cesse Patricia.... Je l'ai connue, l'autre semaine, à Spencer Wood....

La salle bleu et or des délibérations législatives avait subi vraiment une transformation radicale. Elle faisait, avec sa sœur, la salle or et rouge du Conseil, un cadre magnifique aux passions enivrantes du bal. Sur le fond des riches tentures dont on l'avait garnie se détachaient des œuvres d'art, des bronzes, des médaillons, des palmiers géants.

Grâce au chatoiement des joyaux, au reflet des perles et des satins, un sortilège agissait sur l'esprit de Donat Mansot. Il était devenu presque joyeux et il marchait comme en une sorte d'hypnose quand son nom fut dit par Lamirande qui le présentait à la princesse.

Debout dans un angle de la grande salle, elle recevait les hommages des hôtes. Un sourire animait l'ovale pur de son visage dont les lignes un peu fières s'adoucissaient d'une grâce spirituelle sous des cheveux blonds. Une vision de beauté raidieuse traversa l'esprit de Mansot. On lui parlait ; il balbutia quelques mots. Puis, la vision s'était éloignée. Il entendit dans un murmure de paroles confuses, le bruit moelleux des pas sur le tapis, le frisson d'étoffes soyeuses. Il entendit aussi Lamirande :

"C'est une nature d'exception, toute intelligence et bonté et beauté.... Elle estime les hommes d'après leur valeur réelle et non d'après leur situation. J'ai déjà causé avec elle.... on peut aborder tous les les sujets ; elle s'intéresse à tout....

—Ah! je vous trouve, lança à côté d'eux, une voix joyeuse. J'étais surpris de ne pas vous voir.

C'était le député Gringoire

"Vous savez, dit-il, que tous les ministres sont ici, même le Premier.... Vrai! j'ai cru, un instant, hier, que plusieurs ne viendraient pas.. surtout Sir Omer.. vous savez, à cause de cette satanée affaire du "Dominion".... Non, mais, quelle sale affaire! Quelle affaire! quelle affaire! .... Qui peut bien viser le "Dominion"? Vrai, je ne voudrais pas être à la place du coupable. Enfin, ça se découvrira. Le Premier semble bien décidé, comme il dit, à voir le fonds et le tréfonds.... Nous connaîtrons les noms, d'une façon où d'une autre....

Un nuage passa dans les yeux de Mansot que Lamirande entraîna pendant que Gringoire prenait du côté du buffet.

—Viens, dit Lamirande, écoutons, regardons.... c'est amusant au possible ces fêtes....

Ils s'arrêtèrent un instant près d'une baie qui s'élargissait d'une lourde portière relevée à moitié.

Deux petites femmes, adorables du reste, causaient derrière: "Non, mais, quel froid, ma chère, depuis quelques jours.... J'ai été obligée de me commander un tas de choses chez Renfrew.... Je n'avais vraiment plus rien à me mettre....

—C'est comme moi, ma chère. J'ai passé la moitié de la semaine chez Ladislas.... Nous pensions pouvoir partir la semaine prochaine pour un voyage d'un mois à Montréal, mais mon mari ne me trouve pas assez bien.... J'étais enragée quand il m'a dit cela....

Imagine-toi que sous prétexte d'hygiène, mon mari me force de marcher avec lui de longues heures, le soir, quand personne ne nous voit et qu'on ne voit personne....

—Quelle horreur! ....

—Oui, vois-tu, il ne veut pas comprendre que cela m'épuise.

—Alors, tu préfères rester toute la journée à la maison?....

—Y penses-tu?.... Je trotte tout le temps. Tiens, aujourd'hui, j'ai fait dix magasins. Je suis restée chez Paquet quatre heures debout pour essayer....

—Si ton mari t'entendait....

—Les hommes ne comprennent rien, ma chère....

—C'est vrai.... et je sais pourquoi, moi, un vieux monsieur me l'a expliqué, l'autre soir, dans un "scope" Il l'avait lu dans un livre. Voyons.... ça commence au Paradis Terrestre....

—Non!

—Parfaitement. Tu sais qu'Eve a goûté la première à la pomme? Ce n'est qu'après de longues hésitations qu'Adam s'est décidé à manger sa part du fruit défendu et il a à son tour possédé la science du bien et du mal promise par le serpent. Mais Eve avait sur lui près d'une heure d'avance.... et cette heure-là, ma chère, les hommes ne l'ont jamais rattrapée....

Les deux jeunes femmes s'esclaffèrent.

"Charmant, fit Lamirande, en entraînant son ami.

Ils passèrent près de l'honorable Adolphe Lepire qui développait une thèse au milieu d'un groupe de

belles écouteuses. Les trois hommes se saluèrent d'un léger signe de tête.

—Il s'entraîne, remarqua Octave.... il "ventille son intellect". Tout le brillant à la surface.... L'effet seulement.... du boursouflé!....

Une volée de petites notes gémies sous les cordes pincées des violoncelles et des violons, s'apprêtant à jouer, venait d'un coin de la salle.... Les deux amis se trouvaient maintenant dans la galerie qui sépare la salle des députés de celle du Conseil. Au delà des tentures pendantes, une mélodie s'élevait, après le prélude ; des sons subtils, exquis et délicats, erraient d'une pièce à l'autre. L'haleine rythmée des accords anima d'une vie troublante toutes les lèvres. Et, sous l'enchantement des thèmes musicaux de la valse, Mansot maintenant sentait se confondre ses impressions. A travers une échancrure des portières, il voyait comme en un rêve tournoyer les couples.

—Tu sais, mon vieux, lui dit Lamirande, il faut te montrer plus joyeux que cela....

Mais Mansot ne répondit pas. Il s'affala sur un fauteuil ; gagné par l'émotion tendre émanée des instruments et qui consolait en lui une souffrance dont il ne savait que trop, hélas! la cause, une vague tristesse gémit en lui. Il se sentit étranger, misérable dans un milieu fastueux, heureux. Il croyait parcourir un pays de chimères où les merveilles abondaient ; mais il se sentait entouré d'embûches.... Il s'effraya et il allait se mettre à pleurer comme un enfant quand Octave, le prenant par le bras :

—Viens au buffet.... c'est plus gai.

Le buffet avait été établi dans la salle du Comité des Bills Privés. Mansot y pénétra avec un serrement de cœur ; jamais salle ne lui parut plus lugubre. Plusieurs députés et quelques ministres étaient attablés devant d'assez savants "drinks" américains. Mansot aperçut le premier Ministre qui causait avec le Ministre de l'Agriculture.

Il sembla aussitôt à Mansot, et Octave lui en fit, du reste, la remarque, que le visage de Sir Omer attestait un ennui trop visible dans les coins tombants des lèvres et aux rides, aux angles des paupières. En causant avec son collègue, il hochait la tête comme s'il répondait à une pensée informulée et ses paupières, abaissées ou relevées, frémissantes, semblaient se débattre contre une vague lassitude. Son large plastron, piqué d'un brillant, donnait un singulier relief à la carrure de son buste fâcheusement gâté par la poussée d'un bedon envahissant rétif à l'action comprimante des ceintures.

Donat s'inquiéta de la sombre physionomie du Premier et de ses furtifs et inaccoutumés à-coups nerveux.

"Il vaudrait peut-être mieux, dit-il à Lamirande, retarder l'entrevue.

—Non, mon vieux, le vin est tiré, il faut le boire.... C'est, du reste, ce que nous allons faire en réalité.... Tu prends?....

—Un sherry whisky.

—Moi, un Manhattan cocktail....

Il s'assirent tous deux à une petite table non loin de celle ou se trouvait Sir Omer.

Près d'eux causaient avec grand entrain le ministre

des Travaux Publics et un populaire échevin de Montréal. L'échevin ingurgitait rasade sur rasade, et à chacune d'elle il élevait d'un ton la conversation. On parlait politique fédérale.

"Il est sûr, disait le ministre, qu'un remaniement complet du ministère sera annoncé, dans quelques jours, à Ottawa.

—Et qui mettra-t-on à la place des ministres qui vont partir? demanda l'échevin.

—Parbleu! des médiocrités. Cela satisfait toujours les partis.

—Et même le pays, compléta l'échevin qui ne manquait pas d'intelligence et qui, pour le moment, en était rendu au fa dièze....A mon sens, ajouta-t-il, la prospérité sociale ne saurait être mieux assurée que par le gouvernement des médiocrités.

Le ministre des Travaux Publics ne broncha pas sous le coup de fouet inconscient mais direct de l'échevin.... Il chercha toutefois à détourner la conversation et hasarda une opinion sur l'intervention probable du gouvernement de Washington dans les affaires passablement embrouillées du Mexique.

Donat Mansot avait commandé un second "sherry whisky" et Lamirande, cette fois, hasarda un "scotch" sec....

Un garçon vint dire au ministre de l'Agriculture que quelqu'un l'attendait dans le couloir. Le Premier se trouvant seul se leva pour quitter la salle.

Allons, fit Lamirande, c'est le temps de prendre le taureau par les cornes.

"Splendide réception.... bien réussie....n'est-ce pas Monsieur le Premier Ministre?....

—Hum! .... Oui.... Et qu'est-ce que je puis faire pour vous, Monsieur Lamirande?.... et pour vous, Monsieur Mansot?....

Un lourd silence, pendant une minute, plana dans ce coin de salle, entre les deux hommes. Assurément, le taureau ne se laisserait pas facilement prendre par les cornes comme l'avait souhaité le téméraire avocat.

Ce fut ce dernier qui, une fois encore, rompit le pénible silence.

—Monsieur le Premier, dit-il, je suis avocat, et je viens me faire, ce soir, auprès de vous, celui de mon ami Mansot.

—C'est une mauvaise cause? demanda le premier ministre.

—Franchement.... oui.... mauvaise

—Monsieur Lamirande, je doute alors de votre succès.... Je préfère vous l'avouer immédiatement.. Votre client a un casier judiciaire.

—Un casier judiciaire?.... murmura Octave, consterné.

—Monsieur le Premier, hasarda timidement Mansot, également bouleversé, veuillez vous expliquer.

—Oui, un casier judiciaire.... du moins à mes yeux....Vous me faites son juge, monsieur Lamirande, je puis donc être préjugé.... Enfin, de quoi s'agit-il?

—D'abord, de l'article du "Dominion"....

La figure du premier devint sombre comme une nuit d'orage.

—Et après?....

—Eh! bien, ce député visé dans l'article du "Dominion".... c'est Mansot et il demande votre protection contre ... ce qui pourrait arriver.... "Humanum est errare", n'est-ce pas monsieur le Premier? Mon ami a commis une faute dont il connait maintenant la gravité.... Il n'ignore pas ce qui peut lui arriver : la déchéance, la déconsidération, la mort.... politique. Mais enfin monsieur le Premier, l'erreur est humaine.... le pardon est divin.... Vous êtes tout puissant.... vous pouvez faire que cet acte n'ait pas de suites fâcheuses....

De nouveau, le silence plana, pénible, inquiétant, Mansot baissait la tête comme un coupable devant son juge. Sir Omer, de son binocle, à petits coups nerveux, tambourinait sur son plastron.

Contre toute attente l'orage n'éclata pas ; il n'y eut ni éclats de voix, ni exclamations courroucées, ni grands gestes tragiques....

L'acte de Mansot, dit tranquillement le premier ministre, ne me surprend pas. Mansot n'a jamais été un bon partisan de ma politique. Je parlais tout à l'heure d'un casier judiciaire, j'y reviens, M. Mansot a commis tout récemment un crime contre la politique du gouvernement, de mon gouvernement.... Trop parler nuit, monsieur Mansot.... Et, ce soir du banquet, magnifique, du reste, que vous offraient vos électeurs, vous parlâtes trop.... Vous avez renié ma politique, votre parti.... Vous êtes un mauvais partisan. Il m'est donc impossible de vous accorder, dans les circonstances, la protection que vous réclamez de

moi.... Je serais un mauvais chef de parti.... Que diraient les autres?....

—Mais Monsieur le Premier, hasarda Mansot, atterré....

—Si le "Dominion", continua le Premier, dans le prochain article qu'il promet, donne votre nom, il faudra aussitôt remettre votre démission au président de l'Assemblée.

L'avocat et son client étaient consternés. Le premier ministre maintenant s'éloignait. Lamirande voulut de nouveau intervenir, tenter quelques arguments nouveaux....

—Inutile, M. Lamirande.... répondit Sir Omer.... Vous aviez raison, votre cause est trop mauvaise.... trop mauvaise....

Et le premier ministre disparut dans le couloir.

—Mon pauvre Donat, dit l'avocat, je l'avais prévu : ce n'est pas quand tu vendais aux Américains tes collègues et quand tu te vendais toi-même, que tu signais ton arrêt de mort ;.... ce crime-là, il peut encore se pardonner, s'effacer. La faute que tu as commise en critiquant dans un moment de trop grande et de trop coupable sincérité la politique de ton gouvernement ne se remet pas. C'est, dans la théologie politique québecoise, ce que l'on peut appeler un crime de présomption, un péché contre le Saint-Esprit et tu sais qu'il n'y a pas de rémission contre ces péchés-là....

XVI

Désespérance et réconfort.

Hélas! où achevait-il de luire ; sur quelle glèbe affreuse hérissée d'orties allait-il s'éteindre le jour précieux qui lui annonçait l'avenir doré dans la gerbe en fleurs de ses illusions premières de jeune et fringant politicien? La vie politique lui était pourtant apparue avenante et superbe, mais c'était à l'âge où l'on sort du collège avec, dans les oreilles, les échos encore vibrants de quelques beaux discours de Saint-Jean-Baptiste ou de distribution de prix, prononcés par le député ou le maire de l'endroit ; à l'âge où l'on ignore tout de la vie des faiseurs de lois et où le néant des connaissances détermine l'infini des aspirations. L'édifice s'est écroulé avec les échafaudages. Il ne trouvait plus devant lui que la ruine, la solitude. Oui, tout s'était effondré sous les coups terribles du hasard. Une vie basse allait remplacer celle qu'il s'était imaginée ; la marge d'azur était désormais abolie de cet horizon attendri par la joie extatique d'une aube dorée.... Oh! les rêves qui se heurtent à l'impossible..

Donat Mansot est là, depuis déjà plusieurs jours, perdu, hébété devant tant de beaux rêves anéantis, comme un malheureux devant le cercueil vide de son seul ami.... Ses illusions sont tombées comme les feuilles sous le souffle froid de l'hiver qui va venir.

Une illusion! .... Qu'est-ce enfin qu'une illus on ?.... Un éclair qui brille et passe, poussé on ne sait comment au milieu de nos glaces, pauvre clochette parfumée qui tinte et frissonne.... Mais le ciel est si noir quand l'éclair à passé! .... la glace si froide quand le vent arrache la fleur ....

Maintenant, comment allait-il vivre? Il n'avait jamais fait d'économies, même en rêve, du temps où il représentait le peuple à la Chambre ; il gagnait quinze cents piastres par année, mais, le père le lui avait reproché assez amèrement, au bout de l'année il accrochait avec peine les deux bouts, de sorte qu'il s'était toujours trouvé en équilibre de la plus inquiétante instabilité sur la corde tendue au-dessus du gouffre de la plus hideuse faillite. Il avait toujours eu, du reste feu et lieu, à la Chambre, dans un bon et confortable fauteuil.... Mais où sont les sièges d'antan?....

C'est ainsi que, la tête encerclée de papillons noirs, rêve et mélancolise l'ancien député de l'Achigan Comme il est loin ce soir joyeux d'une action héroïque alors qu'il revenait de Saint-Vidal, avec dans le cœur la joie profonde d'une nomination inespérée et prometteuse d'un avenir irradié des mille couleurs de l'arc-en-ciel d'une vie sans gêne....

Et maintenant, où est-il lui-même?

Dans l'alcôve funèbre d'une maison de santé, à Mastaï, où son ami Lamirande l'a conduit, une nuit de tempête, dans une berline fermée, comme un criminel dans le panier à sala [illegible] d'une patrouille de nuit.... Les derniers événements de sa vie, de sa pauvre vie

de politicien, l'ont fortement ébranlé ; il est encore brûlant de la fièvre d'une maladie terrible, mystérieuse; il vient de passer des nuits d'angoisse déchirant toutes ses pensées à l'obsession d'un seul mot : VENDU !

Son front de fièvre écrasé sur la vitre glacée d'une fenêtre, Donat regarde, au dehors, le mélancolique paysage hibernal des campagnes de Beauport. La neige tombe à flocons pressés, silencieusement, adoucissant de sa nappe virginale tous les contours brusques, mettant sa ouate immaculée sur les bruits du monde..... Comme à travers un voile, Donat voit les grands peupliers élever vers le ciel des bras décharnés et chargés de givre. Nul bruit, ni au dehors, ni au dedans .... La chambre est un tombeau où il est seul avec ses souvenirs. Et quels souvenirs! .... Le froid de la vitre éclaircit, semble-t-il, son cerveau malade et il en dissipe les brumes épaisses qui s'y sont amoncelées depuis de longues semaines. Il se rappelle maintenant plus distinctement les derniers événements.

Il se souvient que l'on a fait une enquête sur les accusations portées contre lui par le "Dominion" ; une enquête sévère dont tout le poids est retombé sur lui.... sur lui seul.. Mais les autres?.... Ceux à qui il a donné de l'argent pour lui aider à faire passer le Bill 600.... Ils étaient aussi coupables que lui, ceux-là! .... Et ils sont libres ?.... et ils sont considérés, Quoi! .... on ne connait même pas leur nom!.... On ne les montre pas du doigt!

Hélas! on n'a pas même voulu entendre son témoignage dans cette enquête de malheur. Il se le rappelle bien maintenant.... non.... on ne l'a pas interrogé.

Lui seul, pourtant, savait tout..... On ne lui a rien demandé de ce qu'il savait.... On l'a condamné seul, sans l'entendre. Et puis après, que se rappelle-t-il encore?

Pendant les premiers jours de l'enquête, il a erré, fiévreux, dans les couloirs du Parlement, s'attendant toujours qu'on viendrait lui faire dire sa version du "crime". On ne la lui a pas demandée.

Une après-midi, le Premier ministre l'appela dans son Bureau.

"Monsieur Mansot, lui avait-il dit, tout simplement, vous allez donner votre démission au président de la Chambre.

"Au moins, Monsieur le Premier Ministre, va-t-on m'entendre? se souvient-il d'avoir demandé timidement au chef du gouvernement.

—Oui, lui répondit le Premier Ministre ; et vous parlerez ; vous direz tout car je veux voir, entendez-vous, le fonds et le tréfonds de cette affaire....

Il attendit encore un jour, deux jours. L'enquête continuait, les séances se multipliaient jours et nuits et les témoins défilaient avec régularité devant les juges.... Puis?....

Et puis, il ne se rappelle plus rien. Il n'y a plus que de la nuit dans ses souvenirs. Un jour, cependant, ou plutôt, c'était la nuit ou le soir, il a cru avoir entrevu trois hommes qui, longtemps, l'ont examiné, ausculté, tâté ; mais il a toujours cru à un mauvais rêve, à un cauchemar. La tête lui faisait mal ; il avait de grands bourdonnements dans les oreilles, ses tempes étaient serrées comme dans un étau.

Et c'est hier seulement qu'il a eu pour la première fois depuis que la nuit s'était faite dans son cerveau la sensation de la vie.

Un garde-malade de la maison vint lui dire que quelqu'un voulait le voir. Et Octave Lamirande entra aussitôt;

"Alors, cela va bien, mon vieux !.... tout à fait bien !.... Tu en réchapperas, j'en étais sûr.

—J'ai donc été très malade, demanda Mansot.

—Aux portes du tombeau, mon pauvre ami, je n'ai plus le droit de te le cacher.

—Un accident?.... Une maladie subite?....

—Foudroyante.... Je t'avais quitté, un soir, au sortir du Parlement. Tu devais être enfin entendu devant la commission d'enquête, le lendemain. Tu n'étais pas malade alors, tu semblais même mieux que d'habitude, tu paraissais plus joyeux....

—Oui, oui je me souviens. Aussitôt que nous nous fûmes séparés, je fus rejoint par trois de mes collègues et un conseiller législatif.... A quoi bon te les nommer.... cela ne doit pas plus t'intéresser que les autres.... Et puis, tu aurais des doutes qu'il vaut mieux que tu n'aies pas. On m'emmena au restaurant de l'Auditorium et nous causâmes naturellement de "l'affaire". J'étais nerveux on m'offrit une première, puis un seconde, et, enfin, une troisième consommation que j'ingurgitai tout d'un trait. Après..

—Après?....

—Après?.... La nuit, le néant !.... Une minute de conscience seulement ou mieux peut-être, un rêve; tu étais à côté de moi, dans une voiture qui filait à

toute vitesse, qui nous emportait dans la nuit.... Je voulais parler ; ma gorge s'y refusait. Ensuite?.... des cauchemars, des rêves affreux.... des hommes qui me palpent en tous sens et qui veulent me faire parler.

—Des médecins, mon vieux, des médecins tout simplement que la commission d'enquête avait envoyés auprès de toi. On voulait, maintenant à tout prix te faire donner ton témoignage, au moment où tu n'en étais plus capable.... dire ce que tu savais.... donner des noms.... Tu étais tombé malade, juste à l'instant où l'on avait besoin de toi, pardi !.... C'est ce que tout le monde croit Cela dérangeait beaucoup les juges. De fait, ils disaient que l'enquête maintenant n'avait plus raison d'être continuée du moment que l'on ne pouvait plus t'entendre, toi, le témoin principal disaient-ils. Et, c'était juste ! Aussi, le tout se termina, comme l'on dit, en queue de poisson. Des accusations n'avaient été portées, en somme, que contre toi qui ne pouvais pas en accuser d'autres. Tu avais donné ta démission et on la considéra comme une juste punition. Le rapport du comité d'enquête ne contient pas d'autre chose.... Bref ! le lendemain, on prorogeait les Chambres avec le cérémonial habituel. On ne parle plus de rien ; tout est mort. Et sais-tu, mon ami, quand tout cela se passait? Voilà un mois, mon pauvre vieux, un mois bien compté.... Tu as été malade pendant tout ce temps-là, entre la vie et la mort, inconscient tout à fait....

—Mais c'est affreux !....

Maintenant, mon ami, le pire est passé pour toi.

Ce qui est fait est fait. Il ne s'agit plus que d'oublier. Une fois remis tout-à-fait, tu auras le devoir envers toi-même de te refaire une vie.... Tu n'as pas de projets?

—Et, comment veux-tu que j'aie fait des projets.. Je viens de l'autre monde

—C'est vrai.... un mort, un revenant ! Tu vois, j'oublie vite moi, je n'y pensais plus déjà. Fais de même. Le passé est passé. Face à l'avenir.

—L'avenir ....

—Il n'est pas très rose, c'est vrai, mais il n'est pas si sombre que tu peux le croire.... qu'il t'est permis de le croire dans l'état d'esprit où tu te trouves en ce moment.... Alors, commençons par le commencement, je présume que tu en as assez de la politique?..

—Hélas ! j'en ai même trop.... Au reste, comment pourrais-je même penser à cette vie-là. Je ne suis plus député et pourrais-je jamais le redevenir? Il faudrait me faire réélire et comment affronter mes pauvres chers électeurs?....

—D'abord, tu ne les connais pas tes pauvres chers électeurs pas plus que tu ne connais les électeurs des autres comtés de la province. Ils t'éliraient, tous !.... Je te dirai franchement que tu ne le mériterais pas, ils t'éliraient quand même. Mais tu ne te présenteras plus, tu fais bien. Tournons nos yeux ailleurs.... Ta situation est-elle vraiment si pénible? Que diable tu es un homme et devant un homme, il n'y a pas que je sache que la carrière politique qui soit ouverte. C'est même la dernière, à mon sens ; en tous cas, elle est la plus ingrate, la plus difficile....pour un naif

comme toi ; tu étais trop bonne pâte pour ce métier ; ou du moins tu n'as pas eu suffisamment d'apprentissage pour réussir dans cette carrière de roueries, de trucs, de ruses et de finasseries.... Et, pendant que je suis en veine de conseils et en voie de te faire un sermon, veux-tu que je te dise une chose?.... Une carrière est présentement ouverte devant toi et tu peux y entrer tout droit, par la grande porte, fier et libre. C'est celle de la terre.... Ne fais pas la grimace, mon vieux !.... Tu es terrien par atavisme ; retourne à la terre comme devraient le faire tant de pauvres gens transplantés si malheureusement dans la ville ; comme je devrais le faire moi-même si j'avais les qualités que tu as.... et aussi les moyens. Ton père te recevra comme l'Enfant Prodigue et je suis sûr qu'il ne refusera pas les jeunes bras qui viendront s'offrir pour aider aux siens déjà affaiblis, pour remuer la bonne glèbe et couper les blés jaunes, chanter avec lui....

..la chanson du pain qui monte dans les gerbes.

Et tu auras ainsi, non pas seulement travaillé pour toi, mais tu auras fait beaucoup pour les autres; tu auras fait une œuvre du plus pur patriotisme ; tu auras fait de la bonne de la saine politique en prêchant par ton exemple, le retour à la terre, la seule question qui devrait présentement passionner nos hommes politiques de quelque parti qu'ils soient, et qu'ils négligent le plus ; celle enfin, dont l'heureuse solution est la garantie certaine de la richesse et du bonheur de notre pays..... Allons, dis : ainsi-soit-il. Ai je raison ou ai je tort?....

Donat Mansot avait écouté son ami jusqu au bout sans le moindre signe de protestation ou de d'approbation.

La brunante lentement enveloppait d ombre la pièce ou se trouvaient les deux hommes. Mansot se leva et alla de nouveau coller son front pâle sur la vitre glacée de la fenêtre. Au dehors, la belle neige floconnait toujours Le village, aussi loin que l'obscurité naissante permettait de voir était enveloppé de gaze mouvante. A chaque coup de la brise qui commençait de s'élever tout disparaissait, sans bruit, dans un profond linceul, tout s'enveloppait d'un silence étrange et mystérieux, mélancolique à faire mourir....

Epilogue.

—Bonjour monsieur Mansot

—Bonjour, Jean

Et, tranquillement, à la sortie de la station, Donat Mansot donna la main au vieil "engagé" de son père qui le connaissait depuis qu'il était haut comme ça.

—Le "quatr'roue" est là, monsieur Donat, continua l'"engagé" en prenant des mains du nouvel arrivant son "satchel" et en se dirigeant vers la voiture attelée d'un cheval qui "piaffait" d'impatience.

Jean arracha la bride, la lança au fond du coffre du "cabarouet" et puis, il fit signe à monsieur Donat d'"embarquer", Ensuite, ayant grimpé lui-même sur le petit siège d'en avant, il fouetta Fane qui partit au grand galop sur la route bordée d'arbres, à travers une nuée de poussière, dans un "trimballement," de vieilles ferrailles et au "charivari" de machines aratoires au "gréement" mal "rafistolé".

—Asteur, monsieur Donat, dit l'engagé, rompant le premier le silence, quand il eut mené à peu près six arpents, c'est'ti'qu'çà va ben, vot méquier?....

—Pas mal, répondit Mansot. Qu'est-ce qu'on dit de bon de moi dans le pays?

—Mon guieu ! monsieur Donat, couci-couca, du

bien et pi du mal. C'est "malaisé" allez, d'faire taire les "bavaceux" quand i s'mettent à mal jaser du monde.

Il y eut un nouveau temps de silence Le soleil d'une belle journée de fin de juin "plombait" sur les chauvages et faisait craquer les branches sèches des arbres. De chaque côté du chemin du roi, c'étaient des champs dont l'ensemble ressemblait à un grand jeu de dames où les carreaux verts du jeune grain qui levait déjà alternaient avec les carrés bruns de labour frais.

"Et le père? demanda Donat.

—Téjours pareil; i s'arrête pas, Ah! c'est pas qu'un p'tit homme que c't'homme-là. Vous savez, faudra pas lui faire des "magnières" à cause qu'i vous a encore en "gribouille". I était si en "guiabe" contre vous quand i vous a vu s'lancer dans les gazettes, et pi dans la politique, et pi, enfin, dans un tas d'affaires pas beaucoup "creyables" et qu'on voyait dans les gazettes, le dimanche, voilà déjà quelques mois.

La voiture avait quitté le grand chemin et avait "viré" dans une route de traverse pleine de gravois Le cheval allait p'tits pas.

—Ah ça ! cria tout-à-coup, Jean, ça ne va donc pas comme vous voulez ; vous paraissez ben "marabout"?....

—Mais non, mais non, Jean, s'obstina à dire Donat Mansot, Je suis content de revoir le pays et je regarde ....voilà tout, Jean....

....

La voitures arrivait. Des arbres, saules, bouleaux et trembles, qui avaient poussé là, sans "cérémonie",

pêle-mêle, jetaient de l'ombrage sur le chemin. La maison du père apparaissait là-bas, frappée en plein par le soleil. Autour des "bâtiments", le grain, vert et court, dans les champs, s'étendait à perte de vue. On entendait seulement dans le grand silence de la campagne, que le "piaillement" des poules et les cris des oies et des canards qui barbotaient dans un ruisseau voisin. On arriva à la ferme. C'était une belle "bâtisse" à "comble français". La grange et l'étable s'élevaient tout près. Des poules jaunes picoraient sur un tas de fumier, derrière l'étable, et des petits cochons fouillaient dans la vase de la cour.

Le père Mansot apparut aussitôt sur le perron de la porte. Il était vêtu d'"overalls".

—Bonjours mon garçon.

—Bonjour, père.

Ils se serrèrent les mains et les yeux du bonhomme semblaient vouloir dire qu'il était content.

—Alors, ça va?....

—Comme ça.... Et vous?

—Ben, merci....

Ils entrèrent dans la cuisine où les "engagés" étaient à "luncher". Puis, ils traversèrent dans une petite salle éclairée par un "châssis" garni d'un rideau d'indienne fleurie.

—On va souper tout de suite, fit le père, le fricot est prêt.

Un air frais entrait dans la pièce aux murailles tapissées de vieux journaux illustrés. Les derniers rayons du soleil couchant : "miroitaient" dans la vaisselle fleurie, Ce "set" de vaisselle, Donat s'en

souvenait. C'est lui qui l'avait gagné quand il était jeune, pendant une de ses dernières vacances, à vendre des pilules roses par tout le rang. Il en avait vendu douze boites et la Compagnie des Produits Chimiques lui avait octroyé ce "set" en prime.

Le père Mansot et son fils soupèrent de bon appétit. Puis, quand ils eurent fini le dessert :

—Ça m'f'rait plaisir, dit le vieux, de t'avoir pour la veillée.

Donat ne répondit pas. Le père se leva et s'en fut à la cuisine ordonner à Jean d'atteler la jument au "sulky" pour conduire son garçon à la station, à huit heures ; puis, il revint s'asseoir.

—Et pi.... tejours chanceux ?....

—Non....

—Asteur, qu'est-ce que te rapporte ta place?.... Pas de "grattages" encore?

—Père, je ne suis plus député. J'ai donné ma démission. J'ai essayé des "grattages" et ça ne m'a pas réussi.

—En effet, j'ai entendu parler de que'que chose comme ça. C'est Jos à Barnabé qui m'a appris ça. Il disait qu'il l'avait vu dans les papiers. Mais j'ai cru que c'était des menteries. Alors, c'est vrai?

—C'est vrai, Jos à Barnabé avait raison.

—T'as tejours été un peu naïf.... Et asteur, qu'est-ce que tu vas faire?....

Rester avec vous et travailler la terre, père....

Le vieux bondit sur sa chaise et ne poussa rien moins qu'un rugissement de joie.

—C'est vrai, ça, mon fiston?....

Et, comme la porte s'ouvrait laissant passer l'engagé qui cria : "La jument est attelée".... le père répondit :

—Va la dételer.... Jean. Donat reste "icitte" ....

FIN

TABLE DES MATIÈRES
